

Notes de lectures de Georges Leroy

Juillet- août 2017

★ pas d'intérêt, ★ peu d'intérêt, ★ un certain intérêt,
★ un grand intérêt, ★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note** : La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

Les ateliers



★★★★☆

Agnès Charlemagne

Salvator, 260 p., 19 €

Dans un collège catholique à Marseille, des adolescents chrétiens, musulmans, juifs ou athées réfléchissent ensemble. Ils participent à des ateliers de parole et d'écriture. Ils découvrent le silence. À l'âge où ils s'isolent derrière leurs écrans, ces jeunes s'essayent au plaisir de la controverse et expérimentent l'intériorité.

Plus qu'un cours de caté, c'est une expérience. Par leurs questions, les adolescents décident du choix des sujets et leur parole libre est reçue avec méthode par l'animateur. Des contenus bibliques, théologiques et autres ressources documentaires, ponctuent ces échanges. Au total plus d'une centaine de « cartes à jouer théologiques » dont les éducateurs, parents ou catéchètes, peuvent s'inspirer pour renouer le dia-

logue avec ceux qui ont soif d'un sens à donner à leur vie.

Amsterdam où elle a vécu 15 ans, Agnès Charlemagne a vu ses trois enfants grandir avec la méthode Montessori. Installée à Marseille, elle s'est inspirée de cette expérience pour imaginer auprès des adolescents une pédagogie fondée sur la parole et ancrée dans la rencontre.

et, plus récemment, de santé publique.

Suivant une démarche qui s'appuie sur le regard du consommateur et non sur celui du producteur – comme on le fait habituellement –, l'auteur suit les évolutions des mœurs et les modifications du vin lui-même : car le vin antique et ses modes de consommation n'ont rien à voir avec le vin moderne. Grâce à son histoire du vin, l'historien éclaire d'une plume enlevée un champ historiographique encore en friche. Le vin, une histoire millénaire dont nous sommes les héritiers !

Buvez du vin



★★★★☆

Didier Nourrisson

Perrin, 350 p., 22,50 €

Dans une grande synthèse qui s'étend de la période antique à nos jours, l'auteur, historien spécialiste de la nourriture et de la gastronomie, dresse une histoire du vin vivante et colorée. Plus qu'un simple produit fermenté issu du raisin, le vin est un révélateur de la société et de son temps. Il tisse les liens entre les hommes, reconstitue un marqueur social, un enjeu économique, culturel

Byzance la secrète



★★★★☆

Pascal Dayez-Burgeon

Perrin, 250 p., 21 €

L'objectif de cet essai vise à porter un autre regard sur Byzance et à souligner la modernité d'un empire qui, pendant un millénaire,

a fait face à des défis qui sont toujours les nôtres : le despotisme, le fanatisme religieux, la guerre ou le rapport complexe entre l'Orient et l'Occident. A ce titre, l'auteur a choisi de se concentrer sur les moments essentiels de l'histoire de Byzance, en mettant en lumière ses principaux enjeux et en dénonçant ses principaux clichés : non, Istanbul n'est pas le nom turc de Constantinople, non, Théodora n'était pas une simple montreuse d'ours et non, Byzance ne rime pas forcément avec exubérance, décadence et manigances.

Cadence secrète



★★★★☆

Paul Greveillac

Gallimard, 180 p., 16,50 €

Musicien inclassable, le compositeur soviétique Alfred Schnittke (1934-1998) donna peut-être parmi ses plus belles portées au XX^e siècle.

De la musique de film à la musique religieuse, toute son œuvre, éminemment personnelle, est une ode à la liberté de créer. Pour cette raison, Alfred Schnittke eut de nombreux détracteurs au sein du système de la culture soviétique. Il fit des envieux, qui devinrent parfois des ennemis. Il eut surtout de grands

amis – Mstislav Rostropovitch, Gidon Kremer ou Larissa Chepitko pour ne citer qu'eux. Et c'est grâce à ces derniers que sa musique vit encore. Intensément. Furieusement. Réflexion sur les conditions de la création en régime totalitaire, sur les enjeux et les motivations complexes de toute démarche artistique, *Cadence secrète* restitue avec précision, autour de la figure d'Alfred Schnittke, l'ambiance soviétique, ses coups fourrés comme ses fastes, et la guerre complexe menée par le Parti contre les aspirations individuelles jusqu'aux plus intimes.

Ce récit transmet l'envie de découvrir l'œuvre mal connue d'Alfred Schnittke. D'y retrouver les forces qui la travaillent en profondeur.

Ce que penser veut dire



★★★★☆

Alain de Benoist

Ed du Rocher, 370 p., 20 €

L'auteur entend célèbre de manière ontologique la capacité à « être » de ceux qui font effort pour penser sans forcément s'intégrer dans le tout-venant du consensus

Raison pour laquelle, il ne se contente pas dans ces pages des grandes figures classiques du corpus philosophiques (Rousseau, Marx, Freud, Heidegger, Strauss, Arendt,

de Romilly...) mais leur adjoint, d'autres auteurs surprenants tels que Goethe, Berl, Montherlant, de Jouvenel, Lorenz, Koestler, de Rougemont, Abellio, Monnerot, Villey, Cau, Péguy, Baudrillard ou encore Michéa.

Un éclectisme certain donc. Chacune des entrées éclaire, ce qui sépare « penser à » et « penser tout court » et ce, à l'aide de notice informées qui parviennent en quelques pages à proposer la synthèse critique d'un système de pensée ou d'une œuvre indispensable. Et qui n'hésitent pas, quand besoin s'en fait sentir, à rectifier non sans malice les approximations de la doxa dans sa réception de tel ou tel corpus (le rôle des Lumières, le statut de la Révolution française, le vrai faux divan de Freud etc.).

L'historien des idées réussit donc le pari, qui plus est en mélangeant des genres au moins distants, d'inviter à la compréhension de l'herméneutique des uns et de la dialectique/didactique des autres. A telle enseigne que l'on pourrait appliquer à l'auteur, la formule de Henri Birault disant qu'« un 'nietzschéen' est quelqu'un qui pense avec Nietzsche, et non comme lui. »

Voici un ouvrage stimulant sur, entre autres, la nature de l'homme et l'origine de la société, le fondement du politique, l'essence du capitalisme, la psychanalyse, la psychologie des foules, le phénomène totalitaire ou l'essence du droit. A conseiller d'urgence. Tous les pédagogues savent en effet qu'il n'est jamais trop tard, sinon pour bien faire, du moins pour faire un minimum.

La chasse de la sagesse



★★★★☆

Nicolas de Cues

Les Belles lettres, 320 p., 25 €

Nicolas de Cues (1401-1464) marqua de son empreinte la pensée européenne, de la Renaissance à l'époque moderne.

Lecteur assidu de la tradition philosophique de l'Antiquité et du Moyen Âge, curieux de science, de médecine et des arts, Nicolas de Cues rédigea notamment *La Docte Ignorance*, *Les Conjectures*, *La Pensée*, *La Paix de la foi* et *La Vision de Dieu*.

Le présent ouvrage est un ensemble cohérent et très largement annoté de textes de la philosophie tardive du Cusain : *Le Dialogue à trois sur le Pouvoir-est*, *La Chasse de la sagesse*, *Le Compendium* et *La Cime de la contemplation*.

Avec l'invention du néologisme « pouvoir-est », Nicolas de Cues développe une philosophie du pouvoir et de la puissance qui lui permet de résoudre, tant d'un point de vue ontologique que gnoséologique, les difficultés nées de ses thèses infinitistes antérieures. Il cherche à éviter l'aporie aristotélicienne entre l'infini du possible, requise par la toute-puissance de Dieu, et l'actualité finie de la création. La puis-

sance divine se révèle successivement comme *pouvoir-est*, *pouvoir-faire* et *pouvoir-même*. Nicolas de Cues initie ainsi une métaphysique de l'expression qui trouve son plein essor chez Giordano Bruno qui le copiera abondamment, puis chez Spinoza et Leibniz.

Rédigée à la lecture de Diogène Laërce, cet ouvrage, véritable testament philosophique, permet en outre de ressaisir l'ensemble des principales intentions du Cusain : sa conception augustinienne de la philosophie comme recherche et théorie de l'unité, sa doctrine de la participation à l'un, le dernier développement de son principe de la coïncidence des opposés, un dernier infléchissement de sa pensée de l'intellect, et sa compréhension de la nomination.

Chronique d'une fin de règne



★★★★☆

Patrick Rambaud

Grasset, 220 p., 17 €

« Le Prince s'aperçut que le pouvoir était une maladie mortelle. La flèche du comte Macron était empoisonnée et il sentit ses os se refroidir. Dans son bureau, François l'Hésitant songeait à son destin. Puis il rédigea le discours qu'il devait

prononcer aux fenestrons le soir même. Pour dire quoi ? »

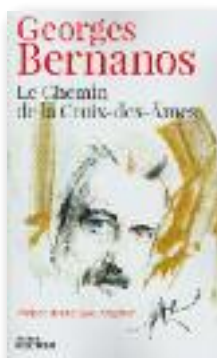
Rien ne va plus au royaume de France : le duc d'Évry bouillonne, Nicolas le Flambard ne s'est jamais résolu à la perte du Trône, le duc de Cherbourg recherche un dangereux Abdelkader Youssouf Cruchon, mademoiselle de Montretout se cache et ne montre plus ses dents... 2016, année difficile.

La chronique qui court de l'attentat contre Charlie Hebdo jusqu'à la désignation du "duc de Sablé" comme candidat de la droite à la présidentielle, se lit avec délectation même si elle laisse un goût amer. A la manière de La Bruyère ou de Saint-Simon, il cisèle des portraits vachards des éminences de tous bords. Il y a évidemment François IV, surnommé aussi François-le-souple, François-l'hésitant ou François-le triste. On croise le duc d'Evry, le comte Macron et, du côté de l'opposition, Nicolas-le-teigneux, la redoutable Mlle de Montretout et sa nièce Marionnette.

Mais le livre ne saurait se résumer à une brillante galerie de portraits. L'auteur de "La bataille" nous remémore les tristes événements survenus en France au cours des derniers mois : attaque du Bataclan, attentat de Nice... Spectateur désenchanté, il parle d'un pays où tout part à vau-l'eau. Rambaud épingle "le sultan de Turquie" asseyant son pouvoir en remplissant ses prisons, "l'empereur de Chine" envoyant ses marins "gesticuler en mer pour récupérer des îlots stratégiques et du pétrole sous-marin", "le tsar Vladimir" qui rêve "de reconstruire l'Union soviétique avec ses militaires".

Le livre s'achève au moment où François IV renonce à briguer un second mandat. Entre *House of Cards* et *Game of Thrones*, il nous reste la chronique facétieuse, hilarante, terrible, d'un règne qu'on espère vite oublier. C'est compter sans le talent de Patrick Rambaud. Rire ? Oui, mais de tout, Majesté !

Le chemin de la Croix des âmes



★★★★☆

Georges Bernanos

Ed du Rocher, 640 p., 25 €

Lorsque Georges Bernanos commence à rédiger les articles qui formeront *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, il est au Brésil. Quelques mois avant l'appel du 18 juin 1940, dans *Les Enfants humiliés*, il prophétisait : « Mon pays est soigneusement tenu dans l'ignorance de ce qu'il défend, de ce qu'il risque de perdre, de ce qu'il est presque sûr de perdre si quelque miracle ne suscite pas au dernier moment un homme qui parle enfin à son cœur, à ses entrailles. »

À un ami, il confie début 1940 : « Dans la plus profonde humiliation et avec une honte écrasante, je viens de reprendre la conscience de mon pays. » À travers ses articles écrits entre 1940 et 1945 dans les

journaux brésiliens ou pour la BBC, Bernanos dénonce les responsabilités dans la défaite française, la France de Vichy, la collaboration. Il soutient la Résistance et De Gaulle. Mais il voit aussi plus loin. Car la Seconde Guerre mondiale marque la fin d'un monde, l'avènement d'une civilisation de masses et celui de la technologie (robot), « de la matière qui prévaut lentement contre l'homme alors qu'il se donne l'illusion de l'asservir ». Cette crise sans précédent, qu'il a entrevue dix ans plus tôt, est celle d'une société dont le but « est la simple consommation de ce qui est à mesure qu'approche le jour attendu, infaillible, de la libération absolue de l'homme, non pas de l'*Homo sapiens* du philosophe antique, mais de l'homme total, qui ne se connaît ni Dieu ni maître, étant à soi seul sa propre fin ».

Une telle crise appelle une révolution des consciences. Au-delà du témoignage, cette édition du *Chemin de la Croix-des-Âmes* prend une résonance particulière aujourd'hui.

Le chemin du diable



★★★★☆

JP Ohl

Gallimard, 380 p., 21 €

À Londres comme à Darlington, les temps sont difficiles pour les lais-

sés-pour-compte de la révolution industrielle : le progrès ne profite pas à tout le monde, l'argent coule à flots, mais invariablement vers les mêmes poches, et le massacre de Peterloo, où la troupe a sabré des manifestants pacifiques, reste dans toutes les mémoires...

Peuplé de personnages pittoresques – l'imperturbable clerc Snegg, le fantasque Caporal, vétéran des guerres napoléoniennes, ou le tout jeune Charles Dickens en personne –, *Le chemin du diable* est à la fois un malicieux hommage au roman gothique, et la chronique haute en couleur d'une période complexe dans laquelle notre propre monde plonge ses racines.

Chroniques politiques



★★★★☆

Maurice Blanchot

Gallimard, 560 p., 29 €

Cette édition présente pour la première fois les articles politiques signés par Maurice Blanchot dans l'entre-deux-guerres. Avant même d'adresser à Jean Paulhan son premier roman *Thomas l'obscur* (Gallimard, 1941), Blanchot était déjà l'auteur de plusieurs centaines d'articles destinés à des publications telles que *La Revue Universelle*, *Le Journal des Débats*, *Le Rempart*, *Aux Écoutes*, *Combat* et *L'Insurgé*.

Véritable chronique des années trente, ces articles témoignent de la volonté de ressaisir dans l'actualité les moyens d'agir sur elle. Blanchot voudrait en finir avec la « France corrompue » et affirme, comme pour précipiter le destin des mouvements « non conformistes » de l'époque, que seule la révolution est urgente et « nécessaire ».

Le scepticisme est devenu peu à peu invincible chez Blanchot. A l'époque chez l'auteur, le doute sans appel n'est pas encore de mise et celui-là se permet de nombreuses réfutations idéologiques. Il garde l'ambition, dans ses chroniques des années trente, d'agir sur le monde et de dénoncer bien des ruses idéologiques. Il combat les dogmatismes en mettant en joue des présupposés insatisfaisants qui piétinent des valeurs que Blanchot veut défendre.

Blanchot y fait preuve d'attention éclairée sur le monde avant de se rendre compte que la politique résulte chez ceux qui la pratiquent d'un mauvais mais volontaire usage des mots afin de cacher le réel au nom d'intérêts qui se gonflent d'une prétention parfois sottise et invincible. D'autant que dans les revues qui l'accueillent l'auteur comprend que les responsables semblent lui laisser une certaine liberté qui n'est que d'apparence.

Ce corpus politique permet de reconsidérer un auteur que certains ont voulu « salir » en le taxant de positions douteuses. Mais Blanchot comme toujours y est honnête et sans calcul. Il ne cherche jamais une position de pouvoir. Ses écrits déjouent les préventions et déconcertent les manigances. L'auteur reste

avant tout un clairvoyant modeste et résolu. Pourrait-il être accusé d'agir en aveugle là où existe de fait dans son approche un travail épris de liberté et de justice ?

Blanchot n'était pas homme à entrer dans le jeu des ruses politiques. L'œuvre est à séparer de ceux qui ont fait métier du compagnonnage partisan. Son travail reste singulier et il séduit plus qu'il déroute sauf ceux bien sûr qui ont besoin de doxas idéologiques pour penser. Face aux Sartre, il faudra toujours des « *sauve qui peut la vie* » à la Blanchot. Il préféra avec Beckett le silence « *aux voix qui parlent se sachant mensongères* ».

Danser



★★★★☆

Astrid Eliard

Folio, 200 p., 7 €

Nanterre, école de danse de Paris. Delphine, Chine et Stéphane n'ont qu'un rêve : devenir les étoiles de l'Opéra Garnier. Avec beaucoup de grâce, l'auteur nous entraîne dans un monde à part, où l'on vit en tutu et chignon pour les filles, en collant pour les garçons. Mais derrière cet uniforme, on découvre des adolescents comme les autres, préoccupés par les questions de leur âge et de leur époque. Ils sont tous si affamés de pirouettes et de

sauts, qu'ils dansent en dehors des cours, dans les chambres, dans le hall, dans le jardin.

Comment parler de spiritualité avec les adolescents ?



★★★★☆

Agnès Charlemagne

Salvator, 160 p., 15 €

La spiritualité est un tabou. Les adultes ont peur d'aborder ce sujet avec les adolescents, qui n'osent pas non plus en parler entre eux et ne savent plus à qui s'adresser. La religion -les religions- soulèvent des questions brûlantes, sans qu'il n'y ait vraiment communication entre les différents acteurs. La crainte des uns envers les autres grandit. La crainte envers « Dieu » aussi, ce qui entraîne indifférence puis abandon.

Ce livre témoigne d'une aventure menée dans un collège catholique de Marseille. Des adolescents chrétiens, musulmans, juifs ou athées réfléchissent ensemble. C'est une école du dialogue et de l'écoute, ancrée dans la rencontre. L'auteur a eu l'intuition d'une parole libre et travaille sans manuel mais avec méthode. Elle explique ici comment... donner un sens à sa vie !

Cet ouvrage propose des réflexions et des conseils pour discuter

des sujets existentiels, de Dieu et de la théologie chrétienne avec des adolescents, accompagnés de témoignages d'animateurs.

De la bombe



★★★★☆

Clarisse Gorokhoff

Gallimard, 270 p., 17 €

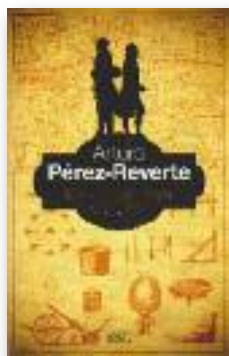
Dans un luxueux hôtel d'Istanbul, Ophélie a posé une bombe. Une bombe, elle rêve aussi d'en être une aux yeux de Sinan, cet amant qui n'a de cesse de la rabaisser. A-t-elle vraiment appuyé sur le détonateur ? En tout cas, le monde a tremblé, et la jeune femme doit désormais se cacher.

Mais que fuit-elle vraiment ? Sur les routes brûlantes qui longent la mer Égée, Ophélie se laisse emporter par les caprices d'un hasard burlesque. Confrontée au poids des morts et à la violence des vivants, elle a encore bien des rencontres à faire, des pièges à déjouer, des doutes à éclaircir.

Au fil de l'intrigue, on en apprend un peu plus sur Ophélie, les failles secrètes qui l'ont menée dans ce pays, on comprend peu à peu quels sont les ressorts de cette fuite en avant qui passe par les sensations et la prise de risques. Est-elle sous emprise ou au contraire en pleine maîtrise ? Les ressorts psychologiques

qui l'animent sont parfaitement fouillés et crédibles. Le parfum de l'Orient irrigue le récit, là où Istanbul marque la frontière entre Orient et Occident, ce qui projette une atmosphère singulière, entre contes orientaux et réalité politique avec notamment l'évocation de l'opposition Kurde.

Deux hommes de bien



★★★★☆

Arturo Perez-Reverte

Le Seuil, 500 p., 22 €

À la fin du XVIIIe siècle, deux membres de l'Académie royale d'Espagne sont mandatés par leurs collègues pour se rendre à Paris et en rapporter les 28 tomes de l'Encyclopédie, alors interdite dans leur pays. Le bibliothécaire don Hermógenes Molina et l'amiral don Pedro Zárate, hommes de bien intègres et courageux, entreprennent alors de Madrid à Paris un long voyage semé de difficultés et de dangers. Par des routes infestées de brigands, faisant halte dans des auberges inconfortables, les deux académiciens arrivent à Paris, où ils découvrent avec étonnement les rues de la capitale française, ses salons, ses cafés, ses librairies, ses mœurs libertines et ses agitations politiques. Mais très vite, leur quête de l'Encyclopédie se révèle d'autant plus difficile que l'édition originale est épuisée et qu'une partie de l'Académie

espagnole, opposée à l'esprit des Lumières, a lancé à leurs trousses un espion chargé de faire échouer l'entreprise.

Nourri de réalité et de fiction, habité par des personnages ayant existé ou nés de l'imagination de l'auteur, ce livre est un merveilleux roman d'aventures, révéralant l'esprit des Lumières. Mais c'est aussi, dans la reconstitution minutieuse et passionnante d'un Paris prérévolutionnaire plus vivant que jamais, un hymne à l'amitié et un bel hommage à Don Quichotte d'un écrivain profondément épris de la France.

L'échec de l'Etat



★★★★☆

MM Delsol et Lecaussin

Le Rocher, 270 p., 18 €

Avec notre argent dépensé sans compter, l'État a non seulement échoué à redresser la France, mais il a aggravé une situation économique et sociale déjà difficile. Il est temps de changer de cap. À cet effet, cet ouvrage expose une autre orientation, radicale et efficace, s'appuyant sur des exemples concrets. Il ne s'agit pas de délivrer un programme de plus, mais de rechercher les voies nouvelles qui pourraient être empruntées pour réactiver les intelligences, les énergies et les volontés de tous ceux, nombreux, qui y sont

prêts pour autant qu'ils ne soient plus bridés par trop de contraintes administratives, fiscales, politiques ou sociales. Il faut rendre aux Français la responsabilité de leur vie dans le respect mutuel que l'État est là pour faire respecter en dernier ressort. Dans cet esprit sont énoncées diverses propositions peu conformistes pour ouvrir à la concurrence la Sécurité Sociale, le RSI, l'Unédic ou les caisses de retraite, pour évoluer vers des impôts allégés, simples et à taux proportionnels permettant de supprimer toutes les niches et de rétablir une meilleure justice fiscale, pour rendre aux parents la liberté de choisir l'école de leurs enfants, pour limiter l'intervention de l'Union Européenne et en même temps renforcer l'Etat dans ses missions régaliennes de protection. Il s'agit plus généralement de permettre aux Français d'exercer une liberté responsable de laquelle pourra naître un état de droit et une société civile vivifiées pour le plus grand bien de tous.

Comment être socialiste conservateur libéral ?



★★★★☆

Leszek Kolakowski

Les Belles Lettres, 190 p., 14 €

Leszek Kolakowski (1927-2009) fut l'un des plus importants philosophes européens du XXe siècle.

Méconnu en France, ce dissident exilé à Oxford pour fuir la dictature communiste fut l'auteur d'une trentaine de livres et de centaines d'articles. Salué de par le monde tant pour sa connaissance intime de Spinoza, Hume et Pascal que pour son histoire du marxisme, il eut une influence intellectuelle importante, qui va d'Isaiah Berlin à Geremek ou Pomian en passant par Raymond Aron.

Comment être socialiste-conservateur-libéral est le premier volume à réunir les principaux articles que l'élégante plume du penseur polonais a signés pour la revue *Commentaire* pendant trente ans (1978-2008). "AVANCEZ vers l'arrière s'il vous plaît !" Telle est la traduction approximative d'une injonction que l'auteur entendit un jour dans un tramway de Varsovie. Voici un mot d'ordre intéressant ! se dit-il.

Il est intéressant de reprendre la curieuse question du philosophe polonais Kolakowski, exilé en 1968 pour cause d'aspiration démocratique : "comment être libéral-socialiste-conservateur ?", et son mot d'ordre tout aussi étrange "Avancer vers l'arrière !"

Le conservateur, tout d'abord : selon la tradition, il se défie du changement, fait son deuil d'une "fin de l'histoire", refuse toute confiance aveugle à la Raison, s'effraye de toute approche symbolique de la technique. Ce qui est possible n'est pas pour autant souhaitable pour lui, et la suppression du mal n'est pas conditionnée par un changement social. Pour le conservateur, "la politique ne peut prétendre résoudre tous les problèmes humains", "une part de notre misère est incurable".

Le XXe siècle a donné raison à cette méfiance conservatrice.

Kolakowski remarquait ensuite que la tradition libérale refuse de brider la concurrence pour l'égalitarisme, par crainte du totalitarisme, et que la tradition socialiste voit dans l'omniprésence du marché la menace d'une société invivable, brisant sur son passage aussi bien l'art que les sciences et la religion. Les socialistes admettent le marché, les libéraux assument l'héritage de l'"Etat-providence", si bien qu'un seul personnage a disparu : le conservateur. Dans les médias, le qualificatif "dérangeant" est devenu positif, et "orthodoxe" négatif. L'appétit du XXIe siècle est fait d'espérance envers l'innovation et d'acceptation de toute innovation au nom de l'historicité. Si bien que les techniques de manipulation de la matière, du vivant, de l'image, de l'information (hommage à Régis Debray) finissent par ne plus inquiéter personne (tel est du moins le présupposé de Finkelkraut) et provoquer un inquiétant "pourquoi pas ?"

Ainsi toute résistance à la nouveauté technique est tournée en dérision. Le mouvement est devenu notre loi, à l'inverse des périodes passées ; il n'y a donc plus de "conservateurs".

Deux pistes de réflexion. La première : si, au temps de Marx, revenir à la technique conduisait à la matière, aujourd'hui le virtuel, l'abstraction, la dématérialisation informatique engendrent parmi les praticiens des nouvelles technologies un étrange mélange de technique et de folle spiritualité. La seconde : le besoin d'information fut satisfait au XIXe

siècle, avec les journaux, donc bien avant la révolution informationnelle.

Les vivants au prix des morts



★★★★☆

René Frégni

Gallimard, 190 p., 18 €

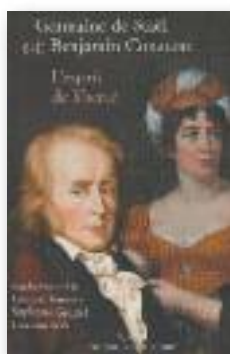
Lorsque le douzième coup de midi tombe du clocher des Accoules, un peu plus bas, sur les quais du Vieux-Port, les poissonnières se mettent à crier : « Les vivants au prix des morts ! » Et chaque touriste se demande s'il s'agit du poisson ou de tous ces hommes abattus sur un trottoir, sous l'aveuglante lumière de Marseille...

À Marseille, René n'y va plus que rarement. Il préfère marcher dans les collines de l'arrière-pays, profiter de la lumière miraculeuse de sa Provence et de la douceur d'Isabelle. Il va toutefois être contraint de retrouver la ville pour rendre service à Kader, un encombrant revenant. Kader qu'il a connu lorsqu'il animait des ateliers d'écriture à la prison des Baumettes, belle gueule de voyou, spécialiste de l'évasion. Kader, qu'il voit débarquer un jour à Manosque traqué par toutes les polices, en quête d'une planque, bien avant la fin prévue de sa longue peine. Dès lors, il est à craindre que

le prix des vivants soit fortement revu à la baisse...

Commence un face-à-face entre le silence de l'écriture et celui des quartiers d'isolement, entre la petite musique des mots et le fracas des balles. Au fil de l'intrigue haletante, l'auteur entraîne le lecteur de surprise en surprise, tout en célébrant de son écriture brutale et sensuelle la puissance de la nature et la beauté des femmes.

G de Staël et B Constant, l'esprit de liberté



★★★★☆

L Burnand et S Genand

Perrin, 250 p., 35 €

L'année 2017 est marquée par un double anniversaire exceptionnel : l'on célèbre à la fois le bicentenaire de la mort de Germaine de Staël et les 250 ans de la naissance de Benjamin Constant. Cette coïncidence de calendrier est une occasion idéale de mettre en valeur l'œuvre foisonnante et la vie mouvementée de ce couple qui compte parmi les plus illustres de l'histoire littéraire et politique de l'Europe. Pionniers du romantisme et du libéralisme, penseurs de la modernité et de la diversité culturelle, contemporains et acteurs de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration,

romanciers novateurs, Germaine de Staël et Benjamin Constant ont joué un rôle décisif dans la vie intellectuelle de leur temps, au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, et continuent d'exercer une forte influence sur la pensée contemporaine. Le présent ouvrage met en évidence la multiplicité de leurs engagements : combat en faveur des libertés individuelles, opposition à l'autoritarisme napoléonien, dénonciation de la traite des Noirs, ouverture sur l'étranger, place de la femme dans la société... Il met également en valeur la richesse de leurs idées, lesquelles sont encore d'une étonnante actualité.

Un beau livre, riche d'une iconographie rare et parfois inédite, qui permet d'éclairer sous un nouveau jour, à travers deux destins croisés, une période charnière durant laquelle s'est dessiné l'avenir de l'Europe.

La force de la pudeur



★★★★☆

Andrea Tagliapietra

Salvator, 220 p., 20 €

Comment appréhender le sentiment de pudeur, en lien avec la peur et la honte ? Partant des auteurs de la pensée antique et médiévale - et des interprétations du mythe grec de Prométhée et du mythe biblique de la Genèse, comme celles d'Au-

gustin et de Hegel-, l'auteur souligne le caractère éminemment dynamique de la pudeur, dont la signification se situe au croisement de multiples champs du savoir. La pudeur n'est pas seulement cette notion liminaire entre l'humanité et l'animalité qui fonde la communauté humaine : elle est ce qui sépare et distingue l'individu de la société.

À l'époque moderne, la question de la pudeur devient décisive, au sens répressif comme au sens libérateur, pour l'affirmation de l'individu et de sa propre intériorité. Avec les notions de secret et de don, la pudeur renvoie aussi à la question du corps et de sa mémoire. De faute immémoriale du moi qui écrase l'individu dans la dimension du manque, la pudeur devient cette ressource progressive, cet espace de liberté, ce fond de résistance aux identités, au contrôle et aux rôles que le pouvoir, la culture et la société imposent à l'individu.

L'homme qui s'envola



★★★★☆

Antoine Bello

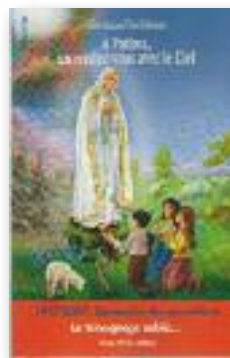
Gallimard, 320 p., 20 €

Walker a tout pour être heureux. Il dirige une florissante entreprise au Nouveau-Mexique et sa femme, la riche et belle Sarah, lui a donné trois magnifiques enfants. Et pourtant,

il ne supporte plus sa vie. Entre sa famille, son entreprise et les contraintes de toutes sortes, son temps lui échappe. Une seule solution : la fuite. Walker va mettre en scène sa mort de façon à ne pas peiner inutilement les siens.

Malheureusement pour lui, Nick Shepherd, redoutable détective spécialisé dans les disparitions, s'empare de son affaire et se forge la conviction que Walker est encore vivant. S'engage entre les deux hommes une fascinante course-poursuite sur le territoire des États-Unis. En jeu : la liberté, une certaine conception de l'honneur et l'amour de Sarah. Ce roman, balayé par le grand souffle de l'aventure, est aussi un récit pénétrant sur la fragilité des réussites humaines.

A Fatima, un rendez-vous avec le ciel



★★★★☆

Véronique Duchateau

Téqui, 180 p., 14 €

1917-2017 : le centenaire des apparitions de Notre-Dame à Fatima est l'occasion de redécouvrir le message de prière et de conversion de la Vierge Marie, donné au monde entier.

« N'ayez pas peur, je suis du Ciel. » C'est avec ces mots que, le

13 mai 1917, la Sainte Vierge se montre à trois jeunes bergers, Jacinthe, François et Lucie, des cousins âgés de 7 à 10 ans. Ils gardent les moutons, près de Fatima, un village reculé au cœur du Portugal.

Auparavant, un ange leur était apparu, se présentant comme l'Ange gardien du Portugal et l'Ange de la Paix. Les enfants sont stupéfaits.

Six fois de suite, Notre-Dame leur donne rendez-vous. Bien qu'il-lettrés, ce sont eux qu'elle a choisis pour être ses témoins et confidents. Ils deviendront les messagers de « son Cœur immaculé », emplis de ferveur pour leur Maman du Ciel. Des pèlerins accourent par milliers vers le lieu des apparitions. Surtout depuis que la « Dame » a annoncé qu'un grand miracle aurait lieu en octobre, visible par toute la foule...

Ce récit a une saveur nouvelle : il est rédigé par un cousin des enfants, porte-parole exceptionnel et inattendu de ces événements, qui bouleverseront toute la vie de la famille. A partir de 10 ans.

L'horreur politique



★★★★☆

Olivier Babeau

Les Belles lettres, 200 p., 16 €

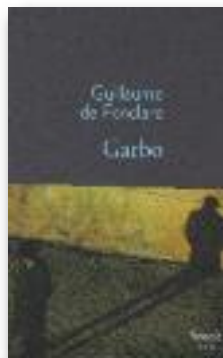
Pourquoi est-il si facile d'augmenter les dépenses de l'État mais

si difficile de les baisser ? Pour quelles raisons le domaine de l'intervention publique s'étend-il sans cesse ? Dans quelle mesure les responsables politiques sont-ils influencés par les groupes de pression et déterminés par des objectifs à court terme ? L'administration est-elle au service des populations ou d'elle-même ?

Autant de questions que se posent la plupart des citoyens, frappés par l'inaptitude de l'État à se réformer en même temps que par son incapacité à améliorer la situation économique. Confrontés à un alourdissement constant des prélèvements qui ne parviennent ni à juguler les déficits et l'endettement, ni à enrayer le chômage, ni enfin à rétablir la croissance, les Français soupçonnent confusément l'existence d'un lien entre cette impuissance et les dérives les plus scandaleuses des pouvoirs publics : clientélisme, fonctionnement autarcique des institutions, utilisation du pouvoir et des fonds publics au profit d'intérêts particuliers, décisions absurdes ou inefficaces. Ils ont raison.

Loin du « politique bashing » simpliste, cet essai expose de façon pédagogique les mécanismes des multiples défaillances de l'État et du système démocratique que les sciences politiques et économiques ont su mettre en évidence avec rigueur. A l'heure où la défiance vis-à-vis du système politique est à son maximum en France, il est urgent d'ouvrir les yeux sur la réalité du fonctionnement de la sphère publique. Décrypter ses dérives permet d'esquisser ensuite des réponses concrètes à l'horreur politique qui mine notre démocratie.

Garbo



★★★★☆

Guillaume de Fonclare

Stock, 230 p., 18,50 €

Seconde Guerre mondiale. L'Espagnol Juan Pujol Garcia, agent allemand, opère en réalité pour le compte des Anglais. Son talent lui vaudra son surnom, Garbo.

Juan Pujol Garcia eu un rôle crucial durant la guerre. Espion à la solde des Allemands, mais travaillant en fait pour les Anglais, cet agent double de génie trompa le contre-espionnage nazi pendant plus de trois ans. À la tête d'un réseau fictif de plus de vingt-quatre agents, il participa activement à l'opération Fortitude, qui visait à faire croire aux Allemands que le débarquement allié se ferait sur les côtes du Pas-de-Calais. Cette mystification reposait sur la création d'une armée imaginaire, la FUSAG, faite d'avions en balsa et de chars en baudruche gonflable, dont les unités étaient déplacées tous les jours pour accréditer l'existence d'une armada prête à se lancer à l'assaut des côtes françaises. À la fin du conflit, pour préserver sa famille d'éventuelles représailles d'anciens nazis, Juan Pujol se fit passer pour mort aux yeux de tous (sa femme et son fils compris) et partit se cacher au Venezuela, où il fonda une nouvelle famille.

Un livre très bien écrit et très bien documenté. L'auteur nous plonge dans cette histoire extraordinaire à travers le récit testamentaire que "Garbo" livre à son petit-fils. À la fois romanesque et intimiste, il nous invite à le suivre dans les méandres de l'Histoire et de l'âme humaine. Un excellent roman d'espionnage, qui rend magnifiquement l'aspect humain du renseignement.

François et Jacinthe de Fatima



★★★★☆

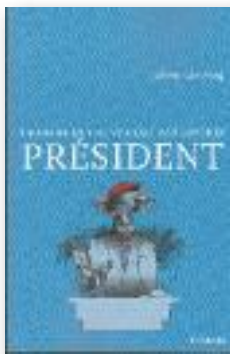
Jean-François de Louvencourt

Ed de l'Emmanuel, 420 p., 18 €

François et Jacinthe sont deux enfants comme tous les enfants du monde, ni précoces ni surdoués, avec leurs qualités et leurs défauts. Ils ont une dizaine d'années à peine lorsque la maladie les emporte à quelques mois d'intervalle. Mais alors pourquoi s'intéresser à des enfants morts si jeunes et en rien prodiges ? Ils ont certes reçu à plusieurs reprises la visite d'un Ange en 1916, puis celle de Notre Dame en 1917. Mais la véritable raison se trouve ailleurs. Elle est à chercher dans leur disponibilité à accueillir un message destiné au monde entier, dans leur immense amour pour Notre-Dame, dans la lumineuse espérance qu'ils rayonnent, dans leur

fidélité à garder un secret jusqu'à accepter la perspective d'être brûlés tout vifs. Béatifiés par Jean-Paul II le 13 mai 2000 lors de son pèlerinage à Fatima, François et Jacinthe sont les deux premiers enfants de toute l'histoire de l'Église à être déclarés bienheureux sans avoir été martyrs. Depuis lors, ils brillent comme deux petites étoiles de lumière, toujours prêtes à guider chacun d'entre nous et à éclairer notre monde si assoiffé d'espérance, d'amour et de paix.

L'homme qui ne voulait pas devenir président



★★★★☆

Julien Leclercq

Intervalles, 270 p., 18 €

Pendant les fêtes de Bayonne, Michel, un jeune chômeur, monte sur scène lors d'un concert et se lance dans un discours enflammé contre la classe politique. Dans la foulée, poussé par l'ivresse autant que par les encouragements du public, il annonce sa candidature à l'élection présidentielle.

Sa diatribe fait vite le tour des réseaux sociaux et se propage hors de tout contrôle. Devenu en quelques jours le chouchou du web puis des médias, il n'aspire pourtant qu'à retrouver sa vie paisible, entre virées

nocturnes, parties de console et longues soirées avec sa mère. C'est sans compter sur ses amis, bien décidés à exploiter au maximum la chance qui s'offre à eux. D'autant que bientôt, les enquêtes d'opinion sur le candidat malgré lui commencent à s'affoler...

Ce roman trépidant plonge avec délectation en plein cœur de l'actualité. Une comédie légère et pleine d'esprit à lire absolument avant d'aller voter !

Les hôtes de la nation



★★★★☆

Franck O'Connor

La table ronde, 250 p., 9 €

On a dit de Frank O'Connor qu'il était un « Flaubert au milieu des bocages irlandais ». Ce premier recueil de nouvelles à paraître en français contient onze de ses plus célèbres histoires. Chacune met en scène cette mystérieuse ligne de force à partir de laquelle des individus prédisposés à l'acquiescement se raidissent : le cœur se durcit au moment même où on l'imagine sur le point de s'adoucir. Dans la nouvelle éponyme, deux soldats britanniques emprisonnés se lient d'amitié avec leurs geôliers, qui reçoivent un jour l'ordre de les exécuter. Dans Les Lucey, un père refuse de serrer la main de son frère à cause de sa fierté blessée par

la mort de son fils. Ces histoires généreuses d'esprit et fines de sentiment mettent en scène coutumes, piétés, superstitions, amours et haines à un moment où les conditions de la vie moderne déchirent lentement le tissu de la société irlandaise.

L'Illiade



★★★★☆

Collectif

Glénat, 60 p., 14 €

En face de la citadelle imprenable de Troie se tient l'armée grecque. Une terrible guerre dure déjà depuis dix ans... Pour Ménélas, roi de Sparte, c'est une question d'honneur suite à l'enlèvement de sa femme Hélène par Pâris, prince de Troie. Agamemnon, le frère de Ménélas, y trouve le prétexte de faire tomber la cité mythique pour étendre son empire. Achille, le plus grand des guerriers grecs, voit là l'occasion d'entrer dans la légende. Mais ces hommes, si puissants soient-ils, ignorent qu'ils ne sont que des pions. Que Troie forme le plateau d'une funeste partie d'échec dont seuls les dieux sortiront vainqueurs...

Avec cette série en trois tomes, redécouvrez *L'Illiade*, l'un des récits les plus anciens et les plus célèbres de la Grèce antique. À la fois riche et passionnant, il incarne à lui-seul tout ce qui fait l'essence de la my-

thologie grecque, évoquant l'*hybris* (cette folle tentation des hommes de se mesurer aux dieux), la confrontation entre mortels et immortels ou les querelles divines qui se matérialisent dans le destin des hommes.

James Bond n'existe pas



★★★★☆

François Waroux

Mareuil éd., 300 p., 18 €

Officier traitant à la DGSE durant vingt ans, l'auteur lève le voile sur la réalité de ceux que l'on appelle les « espions ». Il révèle les méthodes de surveillance, les manipulations par les agents, les techniques de filature, le travail sous couverture, les méthodes de chantage. Il confie aussi les conflits moraux d'un homme des services secrets amené à faire taire sa conscience pour servir son pays.

En tant que spécialiste de l'espionnage industriel et du renseignement politique, il a été envoyé en mission aux États-Unis, en Éthiopie, au Sénégal, en Tunisie ou au Pakistan. Sous une fausse identité ou intégré en ambassade sous couverture, ce Saint-Cyrien fut confronté aux dictatures africaines, au fondamentalisme islamiste ou aux arrière-cuisines des grands groupes internationaux, sur fond de guerre froide et de guerre

technologique. Pour pousser un agent étranger à trahir son pays ou inciter un employé à fournir des documents sensibles, un membre des services secrets doit savoir mentir, tromper, voler, tricher...

Loin du mythe de l'espion cinématographique popularisé par James Bond, il révèle le quotidien de ces hommes de l'ombre qui naviguent sans cesse entre égalité et illégalité au nom de la raison d'Etat. Un témoignage rare et unique sur un métier qui fascine et sur lequel les idées reçues sont nombreuses. lequel les idées reçues sont nombreuses.

Ils m'ont appris l'histoire de France



★★★★☆

JP Riou

O Jacob, 360 p., 27 €

Comment devient-on historien ? C'est à éclairer cette question que l'auteur se consacre ici, en dévoilant l'itinéraire qui fut le sien. Enfant de la guerre et de la Libération, il décide, après le choc du conflit en Algérie, de faire de l'histoire son ambition et son engagement. Ce livre signe ses Mémoires, sous la figure tutélaire de grands hommes qui ont dominé ses travaux et nourri ses convictions : Jaurès, Péguy, de Gaulle, mais aussi René Rémond et Jean-Louis Cré-

mieux-Brilhac. Ce sont ces modèles et ces héritages qu'il fait revivre. Et, loin de l'obsession du déclin, il entend redire la confiance qui a toujours été la sienne en une France capable d'entonner des chants d'unité et de rassemblement. Oui l'histoire est maîtresse de vie.

L'invention de l'idéal



★★★★☆

François Jullien

Gallimard, 360 p., 7 €

Idéal est un mot d'Europe : il s'y retrouve d'une langue à l'autre, seule diffère la façon de le prononcer.

Il n'est pas banal d'avoir isolé dans la vie de l'esprit cette représentation unitaire, séparée de l'affectif, qu'on appelle « idée ». Il l'est encore moins d'avoir imaginé reporter sur elle, promue en « idéal » séparé du monde, la fixation du désir, au point de faire de cette abstraction le mobile d'une humanité prête à s'y sacrifier.

L'idéalisme platonicien et la dramatisation de l'existence qu'un tel coup de force a inspirée, le lecteur les redécouvre à neuf considérés depuis la Chine.

Car la Chine nous dit comment on aurait pu ne pas se laisser prendre à ce jeu de l'idée. Et d'abord comment s'engager dans la pensée en

s'insérant dans la tradition plutôt que de vouloir, par le doute, rompre avec toute adhésion ; comment se fier au conditionnement de la conduite par imprégnation des rites plutôt que par l'obéissance consentie à la Loi ; ou comment la Raison peut se conformer à la régulation des choses plutôt qu'à la formalisation d'un modèle détaché du monde.

Au moment où l'« Europe » doute de son avenir, n'y a-t-il pas intérêt à repenser cette vocation de l'idéal ?

Judas est-il en enfer ?



★★★★☆

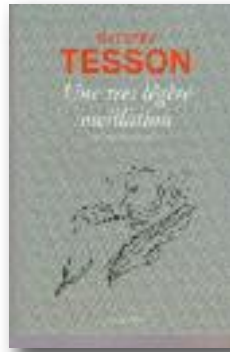
Abbé Guy Pagès

DMM, 280 p., 22 €

En ce centenaire des apparitions de la Vierge Marie à Fatima, où elle a montré l'Enfer aux trois enfants, l'abbé Guy Pagès réédite "Judas est-il en Enfer ?". Il est persuadé que si la Vierge est venue nous montrer l'Enfer, c'est parce que le rappel de ce dogme allait nous être nécessaire. Et en effet, la pensée de l'Enfer est aujourd'hui aussi absente de l'univers mental des chrétiens (on ira tous au paradis selon la chanson) que ce qu'elle est présente en celui des musulmans. Y aurait-il dans la disproportion de ce rapport la raison de l'affaiblissement de la Foi en Occident et de l'invasion de celui-ci

par l'islam ? L'auteur nous invite avec une impressionnante liberté et lucidité à revisiter ce dogme et à partager sa conviction aussi tragique que remplie d'espérance : *Si les gens savaient qu'ils vont en Enfer, ils changeraient de vie.*

Une légère oscillation



★★★★☆

Sylvain Tesson

Ed des Equateurs, 200 p., 19 €

Sylvain Tesson, écrivain et aventurier publie son journal des trois dernières années (2014-2017) marquées par ses voyages, et par une longue convalescence.

L'oscillation évoque celle qui s'opère en lui, régulièrement, de l'ombre à la lumière. Dans la part de l'ombre, son idée de l'avenir : "On peut corriger son pessimisme par un appétit de l'immédiat : c'est du pessimiste joyeux, trouver de l'oscillation grâce à l'écriture".

La géographie de Sylvain Tesson est vaste. Elle couvre Paris, les toits de Notre-Dame, les calanques de Cassis, les montagnes de Chamonix, l'Irak, l'Ukraine, la Russie. Il y a les expéditions et les voyages intérieurs, les bivouacs d'un soir et les méditations d'un jour, mais aussi les escalades des parois et les descentes au fond des livres. Entre les mots se

dessine l'écriture d'un destin. Alors que son dernier livre Sur les chemins noirs raconte son voyage du sud de la France au Cotentin, Une très légère oscillation est un miroir le long d'autres chemins.

Ce journal oscille entre le Manuel d'Epictète et les pensées de Jules Renard. Il nous incite à jouir de l'instant, à ne rien attendre du lendemain et à s'extasier des manifestations du vivant : une branche dans le vent, le reflet de la lune. C'est la chose la plus difficile au monde que de reconnaître le bien-être dans ses expressions les plus humbles, de le nommer, le saisir, le chérir. Savoir qu'on est en vie, que cela ne durera pas, car tout passe et tout s'écoule.

« Un journal intime est une entreprise de lutte contre le désordre. Sans lui, comment contenir les hoquets de l'existence ? Toute vie est une convulsion : une semaine se passe au soleil, une autre dans l'ombre, un mois dans la paix, un autre sur la crête. Tout cela ne fait pas un destin, mais un effroyable battement, une trémulation de cauchemar. Le journal est la bouée de sauvetage dans l'océan de ces errements. Chaque soir, on y revient. On lui voue sa fidélité. Et grâce à lui une ligne se dessine, la vibration s'apaise en une très légère oscillation. »

Tout intéresse Sylvain Tesson. Sa panoplie littéraire enveloppe l'actualité la plus brûlante.

Humour avec de savoureux aphorismes et poésie sont ses deux lignes de vie même quand il chute d'un toit et se retrouve hospitalisé pendant de longs mois à la Salpêtrière, épisode relaté, dans son journal, par un chapitre titré "Un beauf sur le toit" : "Je

suis affligé par cette pathologie consistant à être prêt à me jeter par la fenêtre pour un bon mot. Là j'en ai fait un, mais ça m'a coûté cher".

De ce journal apparaît en filigrane un écrivain brillant curieux du monde mais toujours aussi méfiant et déçu des humains : « J'adore le vivre-ensemble quand c'est avec mes livres dans ma bibliothèque, sinon je préfère rester seul. »

Le vétéran



★★★★☆

Collectif

Glénat, 80 p., 15 €

Paris, 1815. Quelques mois après la tragique bataille de Waterloo, le capitaine du 7^e Hussards Maxime Danjou, surnommé « Sang de bœuf », termine sa convalescence à l'Hôpital du Val de Grâce. Pris dans une rixe à sa sortie de l'établissement, il se réveille dans un poste de police où une femme vient le chercher. Il ne la reconnaît pas mais elle lui assure être sa femme : Maxime s'appellerait en réalité Théodore Brunoy, et serait un ancien colonel de l'armée napoléonienne ! Cette vie serait la sienne et il n'en a pourtant aucun souvenir. Maxime croit devenir fou. Est-il victime d'une manipulation ? D'une forme d'amnésie extrême ? Ou ne s'agit-il que d'un atroce cauchemar ?

Les auteurs proposent un thriller psychologique en pleine période napoléonienne. Le parcours d'un homme en quête d'identité, entre paranoïa et désillusions.

J'aurais un royaume de bois flotté



★★★★☆

Nimrod

Gallimard Poésie, 250 p., 7 €

Nimrod est un écrivain, essayiste, poète d'origine tchadienne, dont le nom est une épure. De Nimrod Bena Djangrang ne subsiste qu'un prénom aux consonances bibliques. Celui que lui a donné son père, pasteur luthérien du pays de Kim, sur les rives du fleuve Logone.

Son œuvre poétique et romanesque évoque la guerre et ses avatars, mais ne la montre que fort peu. Il s'en est expliqué : « J'ai toujours mal toléré le catalogue d'horreurs que certains romanciers africains font de la guerre. De mon point de vue, la création littéraire sera toujours tenue de faire montre de pudeur. L'excès qui lui est propre ne vient pas de sa capacité à faire complaisamment la peinture du mal, mais de la forme efficace qui lui permet de tout suggérer et de tout faire sentir. » En vérité, l'auteur se méfie du rôle que l'Histoire impose, au prix de mille falsifications, à l'écrivain africain.

Reste que la poésie de Nimrod va et vient entre deux mondes et que l'exil a fait de lui un apatride à vie. Les premières pages de *Babel*, *Babylone*, recueil dont le poète a souhaité la reproduction intégrale dans cette anthologie personnelle, sont à cet égard des plus significatives. Le retour à la terre natale, où vit encore sa famille, s'apparente à un deuil tant l'exilé se sent étranger en son propre pays. Et l'on comprend que le titre de la première section du recueil – *Peine capitale* – est à prendre au pied de la lettre : l'exilé qui revient sur la terre de son enfance est en danger de mort ; sa peine est incommensurable ; l'air qu'il respire est un suaire. Dans ces conditions, la question est de savoir quelle place offrir en soi au passé. On ne peut échapper aux aspirations passéistes de la nostalgie qu'en la déportant sur l'axe du temps à venir. Pour l'écrivain, la mémoire n'est pas derrière nous, mais devant. Elle se réinvente chaque jour, comme se réinvente le paysage.

Isabelle de France



★★★★☆

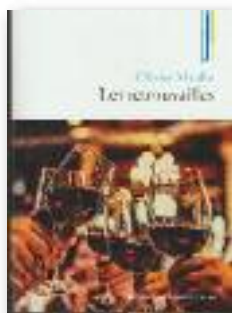
Mauricette Vial-Andru

St Jude, 20 p., 4 €

Quoi de mieux que d'apprendre à lire dans l'histoire de France à travers ses saints. La sœur bienaimée

de saint Louis partageait avec lui un attachement profond à la foi. Elle fut la fondatrice du monastère des clarisses urbanistes. Une histoire à lire avant de s'endormir composé d'un texte adapté aux premières lectures (6-7 ans) mais qui peut être lu aux plus petits. Les dessins intérieurs peuvent être coloriés.

Les retrouvailles



★★★★☆

Olivier Maulin

Ed du Rocher, 200 p., 18 €

Vingt-cinq ans qu'ils ne s'étaient revus ! Quand son vieux camarade de fac l'invite à passer un week-end dans la grande bâtisse de son frère, nichée au cœur des montagnes de Savoie, Laurent Campagnelli est un homme accompli, un père de famille qui a trouvé sa voie. Il s'y rend avec femme et enfants et revoit avec plaisir Michel, Yvon et leur sœur Flore, son amour de jeunesse à présent mariée à un riche avocat qui est aussi collectionneur. Mais la camaraderie retrouvée ne tiendra pas longtemps. De lointaines rancœurs se réveillent, ainsi que des passions enfouies et des regrets agissant comme un lent poison. Éclats de voix alcoolisées, étreintes furtives et clandestines, le week-end dérape ; les cadavres sortent peu à peu du placard et font vaciller les vérités que l'on croyait

les plus solides. Sous la neige, à l'écart du monde, un drame se noue. Il n'est pas certain que tous s'en relèveront. Le huis clos se transforme en cauchemar. Un roman à couper le souffle.

Libérez le romain qui est en vous



★★★★☆

Marcus Falx

PUF, 200 p., 19 €

Voici (enfin !) le guide pratique de la réussite à la romaine que tout le monde attendait. Marcus Sidonius Falx, citoyen romain de noble extraction, dévoile ici, à destination du néophyte, les mille et un secrets qui firent les *success stories* de la Rome ancienne : comment être heureux ? Comment faire fructifier son patrimoine ? Comment devenir un acteur incontournable de la vie sociale ? Comment s'attirer les faveurs des dieux ? Comment construire la famille parfaite ?...

Cet ouvrage, nourri d'une multitude de sources originales (traduit lorsque nous étions au collège !), explore la vie quotidienne à Rome sous la forme insolite qui était déjà celle de *L'art de gouverner ses esclaves* : un récit mené sur un ton alerte par un noble romain, suivi du point de vue, plus grave, de l'auteur,

Jerry Toner, pour les lecteurs désireux d'en savoir plus. Rome fait bien partie de notre héritage.

Louis XVII



★★★★☆

Hélène Bequet

Perrin, 250 p., 21 €

La vie, la personnalité et les enjeux entourant l'enfant roi esseulé, emprisonné, sans trône et sans pouvoir, dernier espoir de la monarchie. Empoisonné, évadé, ressuscité ? Les hypothèses et les mystères entourant la vie et la mort de Louis XVII ne manquent pas, mais sont pourtant bien éloignés de la vérité.

Louis XVII est sans doute l'inconnu le plus illustre de notre histoire tant le mythe a éclipsé la brièveté de sa vie également marquée par le paradoxe et la tragédie. Paradoxe d'un prince devenu Dauphin en 1789, au moment où la monarchie absolue s'effondrait. Tragédie d'un roi sans royaume, d'un orphelin à la fois captif et otage des luttes de pouvoir inhérentes à la Convention. Instrumentalisé, esseulé et malade, il succombe à dix ans à la prison du Temple en juin 1795, ouvrant la voie à des décennies de controverses sur les circonstances de sa mort et son hypothétique survivance.

En biographe exemplaire, l'auteur exhume la vérité derrière les légendes, racontant son existence oubliée avant d'ausculter sa surprenante postérité au terme d'une enquête de plusieurs années.

Le maître de la terre



★★★★☆

Hugh Benson

Téqui, 420 p., 15 €

« J'ai l'idée d'un livre si vaste que je n'ose y penser, écrit Hugh Benson en 1905. L'Antéchrist commence à m'obséder. Si jamais je l'écris, quel livre ce sera ! ». Un an plus tard, paraît *Le Maître de la terre*. Ce roman est une sorte de broderie flamboyante ; c'est un livre de mysticisme intense, un cri de foi éperdu. Véritable fresque de la fin des temps -spectacle fort et grandiose à la fois-, qui fait vibrer le lecteur au son des trompettes de l'Apocalypse. Ce remarquable récit contient une vision prophétique d'un monde coupé en deux empires apparemment antagonistes, mais bien unis dans la persécution des chrétiens.

Ce livre, écrit par un des plus grands romanciers catholiques de son temps, est tout simplement passionnant ! En lisant cet ouvrage, on comprend mieux le drame de la colonisation idéologique. »

L'auteur est né en 1871, au sein d'une famille anglicane (son père deviendra archevêque de Cantorbéry). Pasteur anglican, sa quête de la vérité le pousse à s'interroger sur sa foi, et sa sincérité intellectuelle le conduit à la conversion. Il est reçu dans l'Église romaine en 1903. Ordonné prêtre, il partage son temps entre la prédication intense et la rédaction d'une trentaine d'ouvrages : œuvres théâtrales, romans et essais apologétiques. Il meurt en 1914.

Malaise dans l'identité



★★★★☆

Hervé Le Bras

Actes Sud, 110 p., 10 €

Peut-on définir l'identité nationale sans exclure certains Français ? En reprenant un à un les critères utilisés par Ernest Renan dans sa célèbre conférence sur la nation – race, mœurs, religion, langue –, l'auteur veut démontrer que c'est impossible. Si l'on veut à tout prix sauver la notion d'identité, elle doit être fondée sur une culture ouverte au monde et à ses mutations, celle grâce à laquelle la France s'est construite au fil des siècles. Mais peut-on définir la culture sans tomber dans les mêmes difficultés qu'avec l'identité ? Pour combattre les termes vagues par lesquels on justifie les replis et les exclusions, il est bon de les décortiquer et de

les soumettre à la question, ce qui est le pari de cet ouvrage.

Ma mère cette inconnue



★★★★☆

Philippe Labro

Gallimard, 200 p., 17 €

Netka, il y a du slave dans ce nom qui sonne clair. Elle a cinquante pour cent de sang polonais dans ses veines. Il faudra beaucoup de temps pour identifier la Pologne, chercher la trace du père inconnu, éclaircir les mystères, imaginer l'enfant-valise, la petite fille abandonnée.

Henriette Carisey dite Netka, est issue de trois générations de femmes seules : Joséphine, fille de ferme, née de père inconnu, et Marie-Hélise, sa fille, séduite par le comte Henryk Slizien, richissime magnat polonais, qui ne reconnaît pas Henri et Netka, les deux enfants illégitimes qu'elle lui donne, mais assume leur entretien. Les bambins sont confiés dès leur naissance à Manny, vraie mère de substitution, puis à « Mairaine » qui, à Versailles, prend le relais avec autant d'amour, élève les petits comme les siens et assure leur tutelle à la mort tragique de leur père putatif. Mariée très jeune à Jean Labro de vingt ans son aîné, mère de quatre garçons, Netka, dévotieusement servie par Maïté après son

veuvage, s'éteint à 99 ans entourée de l'affection des siens, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, honorée comme juste parmi les Nations par Yad Vashem et chevalier de la Légion d'Honneur.

Un beau portrait de femme forte et aimante, entièrement tournée vers les autres, attentive à ses fils et à leurs enfants, capable de prendre de vrais risques pour protéger les familles juives qu'elle héberge pendant la guerre. L'amour sans failles que se portent Jean et Netka Labro pour le meilleur et pour le pire. Le ton est un peu forcé jusqu'au drame. Finalement on retiendra que malgré les épreuves, c'est bien d'avoir une famille unie aimante composée d'un homme et d'une femme !

Le marchand qui voulait gouverner Florence



★★★★☆

Alessandro Barbero

Flammarion, 210 p., 7 €

Dans la Florence du XIV^e siècle, un riche marchand prend la plume pour raconter ses années au pouvoir dans la commune déchirée entre Guelfes noirs et Guelfes blancs. À Sienne, une certaine Catherine fait vœu de chasteté à l'âge de six ans. À Orléans un siècle plus tard, Jeanne assiste au procès qui la conduira au bûcher...

Six vies, six portraits esquissés avec tout l'art de l'auteur ; et nous voilà au cœur du Moyen Âge. Qui étaient ces hommes et ces femmes ? Quelles étaient leurs peurs, leurs ambitions ? De quelles vies rêvaient-ils ? Il paraît loin, le temps des prophéties, des ordres religieux, des processions, des preux chevaliers, des croisades, des femmes au rouet et des apparitions ! Pourtant, il suffit de six coups de pinceaux pour qu'il se rapproche et revive sous nos yeux.

Marche avec la nuit



★★★★☆

Olivier Germain-Thomas

Le rocher, 200 p., 19 €

Loin de sa Normandie natale, le jeune Renaud marche, le long de la rivière Narmada, en Inde où il découvre ses propres désirs et les plaisirs de la vie en même temps qu'une tradition qu'il ignore. La secrète Sanjana se réfugie auprès de lui et l'éveille au lien de l'amour et du sacré. Au cours de son périple, il croise aussi Flavia, une ardente Brésilienne qui lui offre le feu de la chair. Puis un sage facétieux lui ouvre la voie de la méditation.

Les initiations se poursuivent avec d'autres signes venus du ciel : le premier sourire d'un enfant, l'appel d'un précipice, le souvenir d'une parole glissée par l'un des siens :

"En te perdant, tu prendras des forces". S'attachant aux présences mystérieuses qui émaillent son chemin, Renaud va s'interroger radicalement sur le sens de son existence. D'une écriture méditative et entraînante, ce roman invite à accueillir les mouvements intérieurs qui parcourent nos vies. Une aventure déroutante où sensualité et spiritualité s'entremêlent au fil de la rivière Narmada.

Marie-Louise



★★★★☆

Charles-Eloi Vial

Perrin, 440 p., 24 €

À l'instar de sa tante Marie-Antoinette, Marie-Louise de Habsbourg-Lorraine a été victime de sa légende noire. En 1810, son mariage avec Napoléon fait d'elle le symbole de la paix fragile entre la France et l'Autriche. Mère de l'héritier du trône impérial, elle soutient Napoléon malgré ses premières défaites.

Pourtant, dès 1814, lorsqu'elle refuse de rejoindre son mari à l'île d'Elbe, le regard change et l'épouse modèle se transforme en traîtresse. Depuis lors, elle passe pour une femme égoïste, futile, infidèle et nymphomane.

En s'appuyant sur des archives inédites, l'auteur s'applique avec talent à restituer la personnalité de

cette princesse cultivée au tempérament d'artiste, dévouée à sa famille et à ses enfants. Devenue duchesse de Parme grâce au soutien des Alliés, elle joue aussi un rôle majeur sur l'échiquier diplomatique européen pendant trois décennies. Au fil des pages, nous découvrons ainsi un destin hors du commun et une personnalité ignorée, révélée par un historien d'envergure.

Marlène



★★★★☆

Philippe Djan

Gallimard, 220 p., 19,50 €

Dan et Richard, deux vétérans de l'Afghanistan et amis d'enfance, vivent dans la même ville depuis leur retour des zones de combat. Encore gravement perturbés par ce qu'ils ont vécu, ils peinent à retrouver une vie normale.

Le cas de Dan est à peu près réglé ; il s'oblige à une hygiène de vie très rigoureuse, travaille assidûment. Mais celui de Richard – bagarreur, récidiviste, infidèle – semble définitivement perdu.

L'arrivée de Marlène, la belle-sœur de Richard, va redistribuer les cartes. Jusqu'à la tragédie ? Condensé dans sa forme, nerveux, ce roman est tout entier tendu par la brusque fuite en avant de ses héros.

Mirabeau cria si fort...



★★★★☆

Alain Minc

Grasset, 280 p., 19 €

Pourquoi se risquer, aujourd'hui, dans un éloge vibrant de Mirabeau ? Et pourquoi célébrer, à l'heure des déferlantes populistes, un tribun réputé pour son tempérament, sa petite vérole et son jeu plus ou moins trouble entre une monarchie agonisante et une Assemblée Constituante tâtonnante ? Sans doute parce que Mirabeau fut, en son temps, le seul homme politique qui aurait pu « arrêter la révolution » (l'expression est de François Furet) ; qui aurait pu, par son talent de démiurge et sa position d'aristocrate rallié aux principes nouveaux, prévenir la Terreur et réconcilier l'Ancien Régime avec la Révolution. Sa mort prématurée (en avril 1791) coïncida avec le basculement de la France dans une tourmente qui fut, en même temps, la matrice du pire et le creuset de notre modernité politique.

C'est cet homme-là que l'auteur fait ici revivre : de sa folle jeunesse à sa passion interdite pour Marie-Antoinette, des vaines réformes de Necker à celles de Calonne, de ses dettes ruineuses à l'invention de la Monarchie Constitutionnelle, de sa prétendue « corruption » à son amour

de la vie, de ses séjours en prison à son rôle majestueux lors de la réunion des Etats Généraux.

Au fil de cette évocation, se dessine, en filigrane, un idéal politique : que se serait-il passé si cet homme avait pu poursuivre son œuvre ? La France serait-elle devenue une sorte d'Angleterre ? Et les Français auraient-ils alors pris goût à ce « réformisme » auquel ils semblent, hélas, allergiques ?

Mrs Hemingway



★★★★☆

Naomi Wood

La table ronde, 280 p., 21 €

Un clou chasse l'autre, dit le proverbe. Ainsi la généreuse et maternelle Hadley Richardson a-t-elle été remplacée par la très mondaine Pauline Pfeiffer ; ainsi l'intrépide et célèbre Martha Gellhorn a-t-elle été éloignée par la dévouée Mary Welsh. C'est un fait : Hemingway était un homme à femmes. Mais l'auteur de *Paris est une fête* ne se contentait pas d'enchaîner les histoires d'amour. Ces maîtresses-là, il les a épousées. Au fil d'un scénario ne variant que de quelques lignes, il en a fait des Mrs Hemingway : la passion initiale, les fêtes, l'orgueil de hisser son couple sur le devant d'une scène – à Côte d'Azur, le Paris bohème, la Floride assoiffée, Cuba, l'Espagne

bombardée... – puis les démons, les noires pensées dont chacune de ses femmes espérait le sauver.

L'auteur se penche sur la figure d'un colosse aux pieds d'argile, et redonne la voix à celles qui ont sacrifié un peu d'elles-mêmes pour en ériger le mythe.

La nation, la religion, l'avenir



★★★★☆

François Hartog

Gallimard, 180 p., 16 €

On ne lit plus Ernest Renan (1823-1892). Sauf, à tout hasard, ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, qui ne disent rien du gosse de Tréguier ou du séminariste très éveillé devenu fou de Paris et de Jérusalem : ils ne servent, en fait, qu'à introduire cette *Prière sur l'Acropole* où il s'est découvert enfin, à plus de 50 ans, celtique et athénien mais toujours empreint de ce Jésus qu'il qualifiera de bout en bout « *d'homme incomparable* ». Savant indubitable, Ernest Renan fut aussi un homme controversé. Après la publication de sa *Vie de Jésus*, l'ancien séminariste est devenu pour les catholiques « le grand blasphémateur ». Bien que rallié tardivement au camp républicain, il allait être une des figures tutélaires que la III^e République honora.

Renan mérite d'être redécouvert comme un prisme pour notre réflexion présente. Trois questions guident le voyage qu'entreprend, l'auteur sur les traces de Renan : l'avenir, la religion, la nation.

Évolutionniste convaincu, Renan croit fortement à l'avenir, mais quel sera le devenir de l'idée même d'avenir ? La science émancipatrice ? Le progrès et l'esprit positif nouant, contre saint Augustin, une autre alliance avec la temporalité, inaugurant un nouveau « régime d'historicité » et même une « religion de l'avenir » ? Les crimes du XX^e siècle nous imposent de laisser Renan dormir en paix sur ce chapitre. En revanche, certains ont pu admettre avec lui qu'un devenir de l'humanité substitué à l'être de la Création serait la règle de toute évolution, langues, religions et politiques comprises.

Peut-on le croiser au rayon religieux ? Souvenons-nous des anathèmes de Pie IX contre « l'Antéchrist » qui récusait la théologie, le miracle et le surnaturel, mais qui a touché à toutes les philologies ; et qui en 1863 avait osé faire de sa *Vie de Jésus* un best-seller dégagé de la gangue religieuse et rivalisant avec *Les Misérables* de Hugo. Et nous ne comprenons plus le soutien tardif et violent qu'il trouva chez les laïques de choc, notamment en 1903, juste avant la séparation, pendant l'inauguration de sa statue à Tréguier sous protection de la maréchaussée. Par contre, qui ne serait pas sensible aujourd'hui à son *Joachim de Flore et l'Évangile éternel*, à son Jésus sans croix qui devait rester pour lui, résume Hartog, « ce germe toujours susceptible d'être réactivé, puisqu'il

ne sera pas surpassé » ? Oui, Renan traite déjà de deux questions du temps présent : celle du « retour religieux » ; celle de l'islamisme « rétrécissant le cerveau humain ». Et les religions, ajoute-t-il pour notre gouverne, ne seront jamais derrière mais avec et devant nous. Il pense que le christianisme a fait son temps, mais quelle sera la religion de l'avenir, puisqu'un avenir sans religion est inconcevable ? En ce sens Michel Onfray ne fait que recycler ces idées.

Forme politique de l'époque, la nation n'échappe pas non plus au travail du temps : quels seront l'avenir de la nation et celui de l'Europe ? Car dans le monde alors dominé par l'Allemagne, la question de la nation et celle de l'Europe sont liées. Sur la nation et le vivre-ensemble, sa pensée a été mieux exploitée. Sa *Réforme intellectuelle et morale* en réponse à la défaite de 1870, sa conférence de 1882 à la Sorbonne – « *Qu'est-ce qu'une nation ?* » – sont honorablement connues. L'ancien partisan du Tiers parti sous l'Empire libéral est devenu un républicain de raison. La nation est une forme politique spécifique, et qui, comme toutes choses, aura une fin. Il a souhaité ardemment qu'elle favorise un prolongement européen. Et pourtant, la nation à la française est pour lui mieux qu'une communauté d'intérêt, qu'une géographie, une religion et même une histoire : c'est une « âme » et « un principe spirituel ».

Ces trois interrogations sont-elles encore les nôtres ? Dans la distance qui nous sépare de Renan et en nous servant de son œuvre comme d'un prisme, que nous donnent-elles à voir de notre contemporain ?

Jusqu'à il y a peu, l'avenir de Renan pouvait être encore le nôtre ; la religion, jusqu'à il y a peu, semblait être derrière nous ; la nation paraissait, elle aussi, une forme politique épuisée et en voie d'être dépassée. Et voici que tous ces thèmes reviennent et nous portent à reconsidérer ce que nous avons cru savoir de notre situation.

La miche de pain



★★★★☆

Collectif

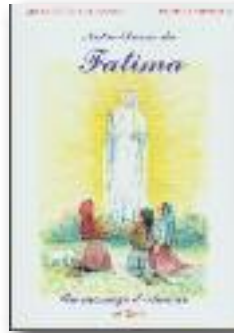
Téqui, 200 p., 20 €

Catéchisme classique et complet, rassemblant les trois trimestres de l'année. La doctrine de l'Église y est exposée de manière simple et accompagnée de conseils aux catéchistes. Les textes invitent à la conversation avec l'enfant.

Cet ouvrage répond à ce que l'Évangile nous dit du Père de famille « qui tire de son trésor des choses anciennes et nouvelles »... pour le bien des enfants.

La Nouvelle Miche de Pain s'adresse aux enfants de 4 à 7 ans, dont les premières années sont capitales : c'est la découverte du moi, la formation des habitudes -bonnes ou mauvaises- et l'élan vers la vie : la vie du corps, mais aussi la vie de l'esprit, où souffle la grâce de Dieu.

Notre-Dame de Fatima



★★★★☆

Mauricette Vial-Andru

Ed St Jude, 40 p., 5 €

En 1917, trois enfants du petit village de Fatima au Portugal, reçoivent la visite de la Vierge qui leur délivre un message capital... Cent ans ont passé, mais "*Celui qui penserait que le message prophétique de Fatima serait terminé se tromperait*" (Benoit XVI en 2010). Ce livret, destiné aux enfants du primaire, explique très bien ce qu'est Fatima.

Ni bruit ni fureur



★★★★☆

Lucien Suel

La table ronde, 170 p., 16 €

Après *Je suis debout*, paru en 2014, voici le second volume de la poésie de Lucien Suel. Les formes toujours variées (prose poétique, haïkus, tweets en cent-quarante signes, vers arithmogrammatiques...) se mêlent au cœur d'un triptyque planté

sous le ciel changeant du Nord pour célébrer l'enfance, les jardins, les disparus.

Note sur la suppression générale des partis politiques



★★★★☆

Simone Weil

Flammarion, 80 p., 12 €

L'idée de parti n'entraîne pas dans la conception politique française de 1789, sinon comme mal à éviter. Mais il y eut le club des Jacobins. C'était d'abord seulement un lieu de libre discussion. Ce ne fut aucune espèce de mécanisme fatal qui le transforma. La pression de la guerre et de la guillotine en fit un parti totalitaire. Les luttes des factions sous la Terreur furent gouvernées par la pensée formulée ainsi : « Un parti au pouvoir et tous les autres en prison. » Ainsi sur le continent d'Europe le totalitarisme est le péché originel des partis. C'est d'une part l'héritage de la Terreur, d'autre part l'influence de l'exemple anglais, qui installa les partis dans la vie publique européenne. Le fait qu'ils existent n'est nullement un motif de les conserver. Seul le bien est un motif légitime de conservation. Le mal des partis politiques saute aux yeux. Le problème à examiner, c'est un bien qui l'em-

porte sur le mal et rende ainsi leur existence désirable.

Pourtant l'article 4 de la Constitution de 1958 dispose que : « *Les partis et groupements politiques concourent à l'expression du suffrage.* » Ne concourent-ils pas surtout, et corrélativement, à l'expression du mensonge ? C'est la question impie que Simone Weil posait déjà dans sa *Note sur la suppression générale des partis politiques*, publiée dans la revue *La Table Ronde* en 1950 et que les Editions Climats ont eu la bonne idée de rééditer, augmentée des réactions enthousiastes d'André Breton et d'Alain. Simone Weil est précieuse parce qu'elle appartient à un ancien régime de l'esprit, classique donc éternel, qui ne renonce jamais à poser les questions du « *bien, de la vérité et de la justice* » sur le plan politique. Observatrice particulièrement lucide des démocraties et des totalitarismes, la philosophe a vu les partis politiques mentir par vocation (en bon platonisme, rien ne s'oppose autant à la vérité que l'opinion) et par profession (propagande et servilité) : « *Si l'on confiait au diable l'organisation de la vie publique, il ne pourrait rien imaginer de plus ingénieux.* » Conclusion : « *La suppression des partis serait du bien presque pur.* »

L'usage même des mots de démocratie et de république oblige à examiner avec une attention extrême les questions suivantes : Comment donner aux hommes la possibilité d'exprimer parfois un jugement sur les grands problèmes de la vie publique ? Comment empêcher, au moment où le peuple est interrogé,

qu'il ne circule à travers lui aucune espèce de passion collective ? Il est impossible de parler de légitimité républicaine si on ne pense pas à ces deux points. Les solutions ne sont pas faciles à concevoir, mais il est évident, après examen attentif, que toute solution impliquerait avant tout la suppression des partis politiques.

Nouvelles définitions de l'amour



★★★★☆

Brina Svit

Gallimard, 370 p., 19,50 €

Suzanne est morte depuis un an quand Claude, son mari, découvre qu'elle avait un jardin et que quelqu'un continue à l'entretenir. Alma et Rudi sont écrivains tous les deux. Revenant en voiture d'une rencontre littéraire, ils font monter une inconnue qui attendait sous la pluie sur le boulevard périphérique et qui va les obliger à un drôle de choix. Il y a une seule femme qui me sourit en ce moment : c'est la caissière de mon G20, répond Paul, producteur de télévision quand on lui demande comment ça va depuis que sa femme l'a quitté, sans s'imaginer un instant qu'il pourrait se passer quelque chose entre eux. Et que dire de Sol qui déteste les fêtes de fin d'année et s'invente toutes

sortes d'occupations le jour du réveillon de Noël, pour ne pas se retrouver seule et désespérée à la maison ? Entrer dans un magasin de meubles contemporains, par exemple. Elle aurait bien besoin d'une table, elle n'en a pas, elle mange debout ou sur son canapé, explique-t-elle à Vincent, impatient de fermer boutique, de récupérer champagne et foie gras au frigidaire et de rentrer chez lui. Mais que veut-elle, se demande-t-il, ému par son désarroi et son franc-parler. Et si soudain, comme par magie, ils voulaient la même chose ?

Dix nouvelles. Dix nouvelles définitions de l'amour. Parce qu'il y a toujours quelque chose à découvrir de soi-même, à inventer, à offrir à l'autre sans attendre quoi que ce soit en retour. L'amour est vu ici comme un sentiment, une jalousie, une captation, un corps à corps, une relation, la solidarité, mais le regard religieux ou spirituel aurait pu être la onzième définition.

La nouvelle économie politique



★★★★☆

Olivier Bomsel

Folio, 440 p., 8 €

Les apparences sont trompeuses : la mondialisation laisse accroître

que l'économie est partout, qu'elle triomphe des États et mine leur souveraineté (ce qui n'est peut-être pas faux !). Or une nouvelle économie politique, développée surtout dans les pays anglo-saxons, et que cet ouvrage entend faire connaître en France, soutient résolument l'inverse : l'économie ne peut se comprendre sans le rôle des institutions, c'est-à-dire, selon Douglass North, « les règles du jeu de la société ou, plus formellement, les contraintes conçues par l'homme qui façonnent les interactions humaines. »

Ces règles, issues de la coutume, de la religion, de la politique ou du droit de chaque culture, déterminent la coordination et les performances économiques des sociétés. La Grèce des années 2010 est surendettée parce qu'elle peine à collecter l'impôt, à fixer le cadastre, à se défaire de pratiques clientélistes qui, depuis cent cinquante ans, ruinent ses finances publiques, parasitent l'État de droit, désespèrent l'opinion. Son défaut est institutionnel. La monnaie commune le transmet au reste de l'Europe. Laquelle est confrontée, dans des formes désormais pacifiques, à la régulation institutionnelle de ses États. Dans la mondialisation, c'est désormais sur les institutions que porte la concurrence car celles-ci façonnent la compétitivité des territoires.

La plupart des institutions pré-existant au développement de l'économie, la nouvelle économie politique des « ordres sociaux » nous rappelle que la manière dont s'évalue le profit dérivable de telle ou telle action dépend avant tout des règles

sociales en vigueur et des conditions de leur application.

Philippe Henriot



★★★★☆

Pierre Branna

Perrin, 350 p., 24 €

Professeur obscur d'un paisible collège de province, Philippe Henriot collectionne les papillons, écrit des poèmes, mène une vie discrète et rangée. Qu'est-ce qui pousse à 35 ans ce catholique traditionnel à se lancer dans la bataille politique ? A s'engager dans une carrière qui l'amènera après-guerre des bancs de l'Assemblée au ministère de l'Information de Vichy en 1944 ? Ce champion des suspensions de séance, cet accusateur-inquisiteur a depuis toujours un ennemi viscéral, la franc-maçonnerie. Dans les années 1930, il en découvre un autre, le bolchevisme. A partir de l'invasion de l'URSS, Hitler devient pour lui le héros d'une nouvelle croisade.

Mais Henriot, au-delà de ses prises de position, c'est d'abord une voix. Une voix qui transfigure cette figure austère, une voix qui fascine, une voix qui vide les rues des villes quand, deux fois par jour, il parle à la radio. Au point que la Résistance et la France libre commanditent son exécution. C'est aussi un homme

qui brûle, qui fascine, un homme haï, même de son propre camp.

La nuit pour adresse



★★★★☆

Maud Simonnot

Gallimard, 260 p., 20 €

Robert McAlmon avait tout pour devenir une légende. Marié à la fille de l'homme le plus riche d'Angleterre, parrain des Américains expatriés à Paris dans l'entre-deux-guerres, cet écrivain surdoué fut l'ami de Kiki, de Man Ray, d'Aragon, l'amant de Nancy Cunard et de John Glassco. Dans le tourbillon des années 1920, il était le centre des nuits de Montparnasse, celui auquel on faisait appel pour sortir un artiste de prison, trouver de la drogue ou organiser un kidnapping.

Soutien inestimable pour Joyce et Gertrude Stein, McAlmon fut aussi le premier éditeur d'Hemingway, à qui il fit découvrir l'Espagne. Leur amitié virile rapidement transformée en rivalité allait cristalliser la mélancolie de cet éternel vagabond.

En suivant les pas de son héros, l'auteur nous entraîne dans l'envers du décor de la Génération Perdue au fil d'un récit vif, émouvant, qui redonne sa place à Robert McAlmon et tente d'élucider le mystère de son effacement.

Le point de Schelling



★★★★☆

David Rochefort

Gallimard, 230 p., 18,50 €

Avec ce récit romanesque, l'auteur poursuit son étude d'une génération contemporaine désorientée.

Son personnage, Nissim, oscille entre inertie et agitation, espoir et désespoir. Écrivain par hasard, menteur par jeu, voyageur par lâcheté, son drame est d'être incapable de choisir. Tout à la fois auteur d'une œuvre qui finit par le dévorer et anti-héros de sa propre vie, Nissim cherche par tous les moyens à combler un vide. Avec Alba, il croit avoir trouvé une partenaire de rêverie. Mais celle-ci se révèle insaisissable, fuyante, échappant constamment au rôle qu'il entend lui faire jouer.

Que ce soit en Espagne, où il cohabite avec un étrange sosie de Dalí qui rêve de Ceausescu, ou à Paris, partout Nissim cherche à diriger sa vie comme on mettrait en scène une pièce de théâtre. Sans se faire d'illusions, il écrit pour essayer de sauver son couple, s'enfonce dans le mensonge. Il en est réduit à craindre des ombres, à se confronter aux spectres de son passé. Mais quand on n'arrive plus à croire en rien, l'imagination ne constitue-t-elle pas un dernier refuge ?

La poule pond



★★★★☆

Michel Ohl

La table ronde, 130 p., 15 €

Michel Ohl, dès l'adolescence, fréquente Rigaut, Cravan, Artaud et autres Crevel, trouvant chez ces magnifiques "suicidés de la société" l'estampille de son propre désespoir. De Rigaut, surtout, on sent l'influence dans *Sonica mon lapin*, son premier livre, recueil de micro-récits pathétiques ponctués d'aphorismes narquois.

Certes, des motifs émergent, qui pourraient servir de fil d'Ariane dans cet univers labyrinthique – le ricanelement de la mort, les souvenirs d'enfance et leurs ambiguïtés, la prolifération à la fois hilarante et inquiétante du langage, le jeu sans fin des références –, mais voici qu'une moulinette ubuesque malaxe tout ceci, et le recrache au visage du lecteur !

La poule pond, le dernier recueil de Michel Ohl, peut à bon droit passer pour un viatique. Les figures habituelles y sont épurées par une exigence de clarté particulière, comme si l'auteur avait voulu préparer le travail du lecteur, l'aider à extraire la pépite de la gangue – après tout, "La poule pond", dans sa grandiose et parfaite simplicité,

n'est-elle pas "la plus belle phrase de France"? Les similitudes entre *Sonica mon lapin* et *La poule pond* restent cependant significatives : au "rira seul qui rira le dernier" du jeune "antipoète" répond "le rire exquis, le crâne rire ininterrompu" du sexagénaire qui sent peut-être venir la mort. En écrivant *La poule pond*, Michel Ohl se tient "au bord du rire et de la mort mêlés dans l'onde noire comme le tapioca et les crêtes de coq dans le consommé impérial."

La place forte



★★★★☆

Quentin Lafay

Gallimard, 240 p., 18 €

Le jeune auteur (27 ans) fait partie de l'équipe de campagne d'Emmanuel Macron, et était précédemment l'un de ses conseillers à Bercy, et son roman met en scène un ministre des Finances. En effet, l'auteur ne raconte pas l'histoire de son mentor. Mais le tableau qu'il fait du personnel politique et du fonctionnement du pouvoir n'est évidemment pas sans rapport avec ce qu'il a observé. Et c'est heureux, car quel serait l'intérêt d'un roman s'il ne disait rien de la réalité ?

Le scénario qu'il a imaginé est bien ficelé : le narrateur, un universitaire expert en fiscalité européenne,

est appelé au gouvernement tandis que la gauche est au pouvoir, en 2020. Des années plus tard, il raconte ce qui s'est passé et confesse les raisons qui l'ont amené à démissionner. Ce pro-européen se trouve en effet pris en otage par l'Élysée, qui envisage de sortir la France de l'Union européenne pour apaiser la grogne populaire. Par la voix de cet homme qui débute en politique, l'auteur décrit la vie quotidienne d'un ministre, sa nomination officielle sur les marches de l'Élysée, son arrivée dans les bureaux sinistres de Bercy, le recrutement des conseillers qui ont tous le même CV, une séance de questions dans la volière de l'Assemblée, une visite d'usine qui tourne à la mascarade. Il fait le portrait de l'huissier, de la secrétaire, du chauffeur. Et aussi de la sémiante conseillère qui écrit ses discours et de son directeur de cabinet, un X qui sert plus les intérêts du gouvernement que ceux de l'État. Tout cela est bien vu et bien fait.

Mais c'est la vision du fonctionnement monarchique de la République française qui est la plus saisissante. « Il ne faut rien attendre d'un Conseil des ministres, jamais. Aucune décision n'y est prise. Un président fait et défait, il coupe des têtes et maintient en grâce les ministres qui se sont appliqués à lui plaire. »

Plus intéressante encore est la description du rôle des femmes auprès d'un homme de gouvernement. Aussitôt nommé, le ministre envoie un mail à son ex-compagne qu'il n'a plus revue depuis leur rupture brutale. Il la supplie d'entrer dans son cabinet. Sans elle, ce personnage

pusillanime qui voudrait se voir comme un homme de convictions sait qu'il ne sera pas à la hauteur : « Tu te sens dépassé, tu te sens perdu, déjà, comme un gamin qui aurait vu beaucoup trop grand pour lui », lui répond-elle sans aménité. Une vision glacée des sphères politique et de l'être humain.

Quand la foi passe par le réseau



★★★★☆

Antonio Spadaro

Parole et silence, 100 p., 7 €

Cet opuscule étudie les liens entre le christianisme et les différents réseaux sociaux. Partant du constat qu'Internet n'est pas un univers isolé mais qu'il fait, au contraire, partie intégrante du quotidien du plus grand nombre, l'auteur invite les chrétiens à utiliser les ressources du web pour favoriser le dialogue et l'ouverture.

Le Net est voué à être de plus en plus non pas un monde parallèle et distinct par rapport à la réalité de tous les jours, mais celle des contacts directs : les deux dimensions, en ligne et hors connexion, sont appelées à s'harmoniser et à s'intégrer autant qu'il est possible dans une vie de relations pleines et sincères.

L'Église à l'ère du Net et des réseaux sociaux est appelée à évaluer

la signification et les formes de sa présence. Il est nécessaire qu'elle se comprenne non seulement comme mystère de communion, mais aussi, plus modestement, comme lieu de connexion significative entre les personnes, à même de fournir les fondements d'une construction des rapports de communion dans une société fragmentée.

Cette tâche, évangéliser le Net, est certainement complexe, mais apparaît congénitale aux chrétiens, qui sont quotidiennement appelés à transformer la connexion en proximité.

Quand Marianne se voile



★★★★☆

Jean-Pierre Bedou

Téqui, 200 p., 17 €

Depuis quelques années maintenant, la France, terre d'immigration, voit son modèle d'intégration mis à mal autant par l'affaiblissement général du sentiment d'appartenance à la nation que par le communautarisme grandissant d'un islam radical. Burkini, mosquées financées par l'étranger, charia... : le repli identitaire sape petit à petit les fondements de notre République et particulièrement la laïcité.

Si beaucoup de musulmans souhaitent vivre leur foi paisiblement,

il n'en est pas de même des salafistes (leurs leaders, les Frères musulmans) dont la pensée a pénétré les banlieues et les esprits, jeunes et moins jeunes, leur imposant un mode de vie qui va à l'encontre de nos valeurs occidentales.

Se fondant sur les principes de l'islam et l'histoire de la communauté musulmane en France, l'auteur nous propose une photographie sans concession d'une France qui s'est perdue dans les compromis politiques. Avec clarté et sans aucun parti pris idéologique, il nous livre les clés pour dépasser nos peurs et reconstruire un État fort.

Le rayon bleu



★★★★☆

Slobodan Despot

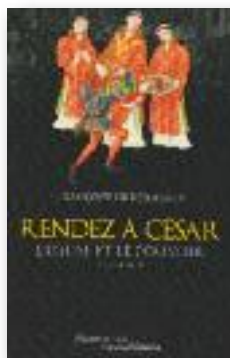
Gallimard, 200 p., 17 €

Un accident de petit réacteur s'est produit dans un laboratoire souterrain, en Russie, il y a quelques décennies. Belodarev, avant de devenir aveugle, puis de mourir quelques mois plus tard, a vu le rayon bleu et en a parlé en ces termes à Kouzmine, le seul physicien resté pour veiller sur les lieux et leur appareillage. Kouzmine est maintenant le directeur technique de l'institution sur laquelle se dresse une grande parabole. Toutes les dix matinées, via cette grande oreille, il

reçoit un message codé. Après l'avoir ré-encodé, il compose un numéro de téléphone en France et le transmet si on décroche et qu'on lui donne le mot de passe...

Dans un château désert, un vieux téléphone continue de sonner. Caché au fond de l'océan, un sous-marin nucléaire attend l'ordre suprême. Tous deux sont liés à Herbert de Lesmures, un haut conseiller de l'Élysée retrouvé mort à Paris. Carole-Anne, sa fille cadette, ne croit pas au suicide et encourage un jeune journaliste à mener l'enquête. Par amour pour elle, mais aussi parce qu'il est fasciné par Lesmures et le « téléphone immobile », il fera bien plus : il écrira ce livre, une plainte pour la France et le monde, unis dans leur destinée.

Rendez à César



★★★★☆

Françoise Hildesheimer

Flammarion, 350 p., 24 €

Ce livre est une enquête historique sur les rapports entre l'État et l'Église, des commencements de celle-ci jusqu'à la fin de l'Ancien Régime français. Il s'agit d'explorer la spécificité du couple « spirituel » et « temporel » dans le cas du christianisme qui, plus que les autres monothéismes, s'appuie sur une

configuration du pouvoir où l'Église est partenaire de l'État.

Au sein du vieux couple spirituel/temporel, Dieu l'emporte ordinairement, César faisant plutôt figure d'entrave à l'élévation des âmes. Cependant, la quête d'un "royaume qui n'est pas de ce monde" s'accompagne, dès les origines, d'une véritable réussite matérielle de l'Église terrestre. Contradiction avec l'idéal initial ? Certes non, puisque cette manne doit être partagée avec les pauvres considérés comme autant d'images de Dieu... Ce bel évangélisme se heurte à la réalité de l'institution. L'Église est en rivalité avec le Pouvoir pour la domination du monde. Les questions que cet affrontement pose sont multiples. Au nom de quels principes le pouvoir spirituel peut-il commander ? Avec quelles forces ? À quoi peut bien servir un pape ? Pourquoi les richesses de l'Église échapperaient-elles à un pouvoir civil toujours plus autoritaire et impécunieux ? Après les grands affrontements médiévaux du Sacerdoce et de l'Empire, se met en place, dans la France d'Ancien Régime, une solution dite "gallicane" qui fait du Roi Très Chrétien le véritable chef de l'Église nationale. Cette "alliance du trône et de l'autel" placera la gestion temporelle en son centre, si bien que l'un sombrera avec l'autre à la Révolution. Avec le rappel de ce parcours temporel, cet essai veut constituer le contrepoint d'une histoire religieuse qui le minimise trop souvent, afin de mieux mettre en lumière les conditions matérielles d'un essor spirituel et artistique sans pareil.

En fait il s'agit de réfléchir au départ sur le rapport de l'Église avec l'argent qui lui permet d'accomplir sa mission. Cette dernière dispose de revenus issus de la dîme (impôt), de terres provenant de dons et d'un État qu'elle possède au centre de l'Italie. L'ouvrage s'intéresse pour la période du IV^e au XVIII^e siècle à la constitution de cette richesse. Ceci permet de revenir entre autre sur la pseudo-Donation de Constantin : « les travaux actuels montrent que la tradition manuscrite semble plus franque que romaine. Le document aurait pu être forgé en Gaule dans l'entourage des abbés Hilduin de Saint-Denis et Wala de Corbie, qui avaient pris le parti des opposants à Louis le Pieux dans le milieu des années 830 et défendu le pape Grégoire IV des attaques dont il faisait l'objet (p. 65). On apprend qu'à la dîme s'ajoutait la none (p 80) dont le but était de compenser les spoliations commises par les souverains afin de récompenser les féodaux.

On en vient ensuite à s'intéresser aux conflits et convergences entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel. Dans le Saint Empire romain germanique, la querelle des Investitures trouve sa source dans le désir de la papauté de nommer de nouveaux titulaires aux bénéfices devenus vacants. Dans le royaume de France, on est avec les premiers Capétiens dans le cadre d'une alliance entre le souverain et le pape, aussi on aboutit à un Concordat qui favorise le gallicanisme. Lorsque la royauté s'effondre, l'Église en pâtit non seulement au niveau de ses biens mais aussi de ses fidèles. Est abordée aussi l'action des ordres mendiants ;

celle-ci se révèle porteuse d'un nouveau regard économique qui résonnera dans les idées développées par la Réforme. En renonçant aux biens matériels, les franciscains ont entrepris une réflexion décisive sur la valeur de l'échange, et élaboré une conception élevée de la richesse, assimilée au bien-être collectif de la communauté civile. Dès lors que le marché et le profit sont au service de cette richesse, ils deviennent légitimes et sont justifiés par la foi ; c'est selon Pierre de Jean Olivi, "le moyen dont disposent les laïcs de contribuer selon leurs possibilités à l'édification d'une société chrétienne". (p 345).

Non seulement l'ouvrage présente une synthèse autour des conditions matérielles dans lesquelles l'Église a vécu mais il offre des pistes très intéressantes sur l'évolution de la pensée économique au cours des siècles.

La revanche de l'histoire



★★★★☆

Bruno Tertrais

O Jacob, 200 p., 19 €

Jamais le passé n'a été aussi présent. Dans notre monde prétendument sans mémoire, l'Histoire finalement ne cesse d'être invoquée : la Russie annexe le lieu de son baptême, la Chine justifie ses droits sur

son voisinage en se référant à des cartes antiques, la Turquie s'inspire de son passé impérial, la Hongrie octroie des passeports aux anciens sujets de l'Empire et, en Occident, les migrants sont vus comme les nouveaux Barbares.

Pour l'auteur, le passé reconstruit, mythifié, se venge des fausses promesses du libéralisme et du socialisme. D'anciennes passions ressuscitent. Les peuples s'élèvent contre la dilution des identités dans le grand bain de la mondialisation. La religion du progrès a vécu, balayée par les nationalismes et le fanatisme. Or, plus le passé est instrumentalisé (mais toujours d'un seul côté), plus les risques de conflits augmentent. Un livre pour comprendre le monde qui nous attend.

La révolte de l'esprit



★★★★☆

Georges Bernanos

Les belles lettres, 430 p., 15 €

Après le scandale des *Grands cimetières sous la lune* sur les « dessous de la guerre d'Espagne (1936), Georges Bernanos décide en 1938 de quitter la France : « La triple corruption nazie, fasciste et marxiste n'avait presque rien épargné de ce qu'on m'avait appris à aimer. » L'auteur de *Sous le soleil de Satan* s'installe au Brésil fin août 1938, décidé

à devenir fermier pour gagner sa vie. Mais il est rattrapé par les événements qui se déroulent en Europe et qui l'atteignent au plus profond de lui-même. Le temps est venu pour lui d'autres *Écrits de combat*.

La révolte de l'Esprit est un recueil d'articles écrits au Brésil, dans la presse et pour la BBC, entre 1938 et 1945. Jamais regroupés du vivant de leur auteur, ils forment un pendant au *Chemin de la Croix-des-Âmes*, recueil composé par Bernanos avant son retour en France. C'est la première fois que ces textes paraissent sous ce titre en un volume distinct. Bernanos y livre, dans son style fulgurant, son combat pour la France libre. Mais à travers son temps, il voit plus loin. Ses *Écrits de combat*, souvent prophétiques et toujours courageux, constituent sans aucun doute l'une des lectures les plus salutaires de la littérature française du XXe siècle. Elle est plus que jamais nécessaire aujourd'hui.

St Michel protège la France



★★★★☆

Martine Bazin

Téqui, 80 p., 13 €

Qui est ce prince de lumière portant casque et cuirasse, et qui transperce un dragon de son épée ? C'est saint Michel. Cette histoire

commence dans les Cieux : on y voit l'archange combattant et chassant du Paradis Lucifer et ses démons, qui se sont révoltés contre Dieu. Devenu le chef des bons anges, saint Michel est en mission sur la terre jusqu'à la fin du monde pour nous protéger du diable. Au cours des siècles, il a été envoyé par Dieu pour guider l'Église et les peuples, tout spécialement en France. Voici la très belle histoire de saint Michel et de ses plus belles apparitions dans notre pays qui, depuis longtemps, lui est consacré. A partir de 7 ans.

Sarkozy à Sainte Hélène



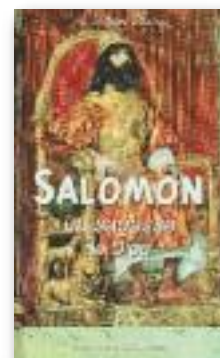
★★★★☆

Patrick Besson

Gallimard, 150 p., 13 €

Dans ce recueil de nouvelles, l'auteur déploie son inventivité subtile et mordante. En faisant se rencontrer par-delà les siècles les personnalités les plus improbables (Nabilla et Lacan, Charlot et des migrants), il défie le temps et la bienséance. Dans ce délicat rôle d'équilibriste, l'auteur fait mouche : il possède plus que jamais l'art de surprendre son monde et un sens aigu du ridicule contemporain. Si certaines nouvelles sont remarquables d'autres sont ou politiquement correct ou décevantes.

Salomon



★★★★☆

Mauricette Vial Andru

St Jude, 60 p., 5 €

Fils du roi David, ce roi prophète rédigea le livre des proverbes et bâtit le temple de Jérusalem. Sa sagesse, reconnue dans le monde entier, éblouit encore aujourd'hui. Il est le modèle des rois et des chefs d'Etat. Une histoire à lire de 7 à 12 ans. Le texte, adapté aux premières lectures, reste fidèle au récit biblique.

Sedes sapientiae



★★★★☆

Sophie Brouquet

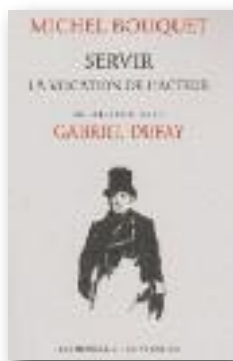
PU du Mirail, 200 p., 23 €

Parmi les innombrables figurations de Marie, la Vierge noire tranche par son abstraction et sa pureté. Elle appartient à un temps où le dialogue avec l'autre monde, celui de l'au-delà, était encore possible et même quotidien. L'image dont il est question est bien sûr celle de la statue

de bois trônant en Majesté, portant l'Enfant sur ses genoux, qui trouve une de ses expressions les plus emblématiques dans la statue de la Vierge noire de Rocamadour.

Les contributeurs croisent leurs points de vue d'historiens, d'historiens de l'art et d'anthropologues pour analyser le phénomène de la vierge noire, sa facture, son style et son rôle dans le culte et la dévotion mariale, dans le sud de la France et en Espagne, du Moyen Age à nos jours.

Servir la vocation de l'acteur



★★★★☆

Michel Bouquet

Klincksiek, 200 p., 17,50 €

Réflexion vivifiante sur l'art dramatique, cet ouvrage se présente comme un recueil d'entretiens entre Michel Bouquet, acteur au sommet de son art, posant un regard lumineux sur notre époque et son parcours, et Gabriel Dufay, acteur et metteur en scène apportant le contrepoint de la jeunesse qui s'interroge sur le devenir du théâtre.

Ce livre explore en profondeur l'essence et les mystères du jeu, tout en nous livrant un éclairage inédit sur Michel Bouquet, témoin essentiel, qui se confie sur sa vie et sa carrière,

ainsi que sur les valeurs morales et artistiques qui ont permis à sa vocation d'éclorre.

Tous narcissiques



★★★★☆

Jean Cottraux

Odile Jacob, 200 p., 22 €

Sommes-nous tous des narcissiques en puissance ? Il existe toutes sortes de personnalités narcissiques : le narcissisme positif est celui qui conduit à la créativité, à réaliser des œuvres littéraires, politiques, ou des découvertes scientifiques. Mais il y a aussi un narcissisme négatif, celui des personnalités narcissiques instables et dépressives, et enfin un narcissisme sombre et malveillant.

Ce livre propose des solutions pour mieux vivre avec ces personnalités, ou s'en séparer sans dommage. Il permet aussi d'apprendre à se protéger du narcissisme machiavélique de ceux qui veulent à tout prix vous dominer. Il présente enfin une réflexion originale et vraie sur l'éducation positive pour apaiser et frustrer cette génération « moi je » et tempérer le choc des narcissismes culturels, largement présents dans la société d'aujourd'hui.

Un livre pour aider et soigner ceux qui en ont besoin, afin de les

réconcilier avec une bonne estime de soi, respectueuse des autres.

Le tour du monde du roi Zibeline



★★★★☆

JCh Rufin

Gallimard, 380 p., 20 €

Comment un jeune noble né en Europe centrale, contemporain de Voltaire et de Casanova, va se retrouver en Sibérie puis en Chine, pour devenir finalement roi de Madagascar... Sous la plume de Jean-Christophe Rufin, cette histoire authentique prend l'ampleur et le charme d'un conte oriental.

A partir de la biographie d'Auguste Benjowski, un célèbre voyageur du XVIIIème siècle, l'auteur bâtit un roman d'aventures à la langue délicieusement classique et aux ressorts narratifs qui tiennent de la grande tradition des conteurs. Il imagine la rencontre entre Benjamin Franklin alors vieillissant et condamné à voir défiler chaque jour nombre de solliciteurs dans sa demeure de Philadelphie, et Auguste accompagné de sa femme Aphanasie. Le vieil homme, auréolé de sa contribution à la rédaction de la constitution des jeunes Etats-Unis est intrigué par ce couple dont le parcours est pour le moins inhabituel. Auguste est né en Hongrie,

a rencontré sa femme en Sibérie, parcouru les mers et les terres australes avant d'être nommé roi de Madagascar. Subjugué, Franklin écoute pendant plusieurs jours les voix d'Aphanasie et d'Auguste alterner le récit de leur vie mouvementée avant d'en venir au motif de leur visite.

Et forcément, le lecteur est tout autant subjugué, passant d'une région du monde à une autre en plusieurs années et revisitant une époque où le monde était encore à découvrir. Fort de l'enseignement de son précepteur français, riche des idées de Voltaire, Diderot et Rousseau, Auguste développe ses contacts et pose des jalons dans de nombreux endroits du monde avec l'espoir de créer des relations commerciales et diplomatiques. Mais c'est oublier un peu vite que les desseins des Etats qui pilotent ces expéditions ne sont ni pacifiques ni dénués d'arrière-pensées.

Des attitudes et des questionnements qui font écho à ceux qui persistent de nos jours et mettent en avant des approches éminemment différentes sur nos façons d'appartenir au monde.

Mais ce roman est aussi une très belle histoire d'amour entre Auguste et Aphanasie qui bravent toutes les convenances pour être en accord avec leurs valeurs et la façon dont ils conçoivent leur amour.

Encore une fois, le cocktail est bien dosé, mais le lecteur regrettera la vision politiquement correcte du siècle des Lumières. A partir d'une base documentaire solide, les ingrédients romanesques emportent le morceau et font du couple Aphanasie-Auguste des héros aussi attachants qu'inspirants, portés par le souffle de l'aventure.

si-Auguste des héros aussi attachants qu'inspirants, portés par le souffle de l'aventure.

Les turcs seldjoukides



★★★★☆

Collectif

PU de Provence, 500 p., 25 €

La civilisation des Seldjoukides, de culture persane, dirigée par une oligarchie militaire turque qui régnait sur une population largement grecque, arménienne, syriaque et kurde, s'est épanouie du XIe au XIVe siècle de notre ère en Asie Mineure, ancienne province-pivot de l'Empire byzantin, laquelle devint ainsi la première « Turquie » élargie et consolidée ultérieurement par les Ottomans.

Sur cette « Turquie pré-ottomane », la source persane la plus étoffée est l'ouvrage d'Ibn Bîbî qui couvre la période de l'apogée puis de la décadence du sultanat seldjoukide (fin XIIe-début XIVe siècle). Le présent ouvrage contient de larges extraits de cet auteur. La version française se fonde sur la traduction allemande de H. W. Duda (1959), avec un retour très précis et systématique au texte persan reproduit en fin de volume, avec certains ajouts originaux. Cette traduction est précédée d'une présentation du contexte historique et culturel de

l'Anatolie turque des XIe-XIIIe siècles, avec une bibliographie très détaillée et récente sur le monde seldjoukide d'Asie Mineure, ainsi que des cartes et des généalogies. Les notes et la bibliographie de Duda, complétée ou, le cas échéant, rectifiées, ont été conservées.

Un second volume, à paraître, sera une anthologie plus éclectique qui présentera à la fois des extraits d'autres auteurs persans ainsi que des chroniqueurs turcs et arabes avec, en contrepoint indispensable, quelques morceaux choisis chez des écrivains chrétiens de première importance, byzantins, arméniens, syriaques et latins.

Les soirées chez Mathilde



★★★★☆

Dominique Fabre

Ed de l'olivier, 240 p., 18,50 €

« Il ne faisait pas encore jour. D'habitude, dans les contes, ce sont les oiseaux qui donnent le signal du départ. Il a posé son manteau à lui en plus du sien à elle sur les épaules de Mathilde ; elle était fatiguée. »

Dans les années quatre-vingt, un étudiant désœuvré et sans le sou, fréquentant davantage les bars que la fac, est invité à une fête dans la banlieue chic, à Sèvres. Le jeune homme découvre une petite société

de personnes qui boivent, bavardent, flirtent et dansent dans une ambiance où les problèmes de la vie quotidienne semblent ne plus exister. Fasciné par l'atmosphère qui règne dans la grande maison de Sèvres, il reviendra et se mêlera à ce monde qui est à l'opposé du sien. L'auteur convoque et ressuscite une époque à jamais disparue. L'émotion est là, à fleur de peau, fugitive, capturée par son écriture sensible.

La Vierge de Fatima et le secret de la paix



★★★★☆

Francine Bay

Téqui, 180 p., 13 €

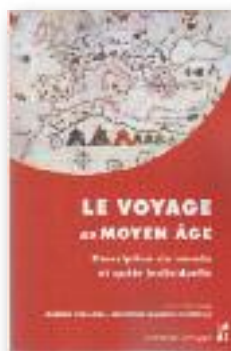
Jacinta (7 ans) et Francisco (9 ans), avec leur cousine Lucia (10 ans), sont trois jeunes bergers, simples et joyeux. Ils habitent dans le petit village de Fatima, au centre du Portugal.

Entre le 13 mai et le 13 octobre 1917, la Vierge Marie va leur apparaître six fois et ces visites du Ciel vont bouleverser leur vie. À chaque fois, la Sainte Vierge leur demande de prier le chapelet « afin d'obtenir la paix pour le monde ». Elle leur enseigne de belles prières et leur livre de graves secrets. Avec une tendresse toute maternelle, elle les guide et les reconforte dans leurs

épreuves et fera d'eux des messagers de la paix, des témoins de son amour.

Jacinta et Francisco ont été béatifiés le 13 mai 2000 par Jean-Paul II. Lucia, devenue religieuse, s'est éteinte en 2005. Son procès de béatification est en cours. A partir de 6 ans.

Le voyage au Moyen Age



★★★★☆

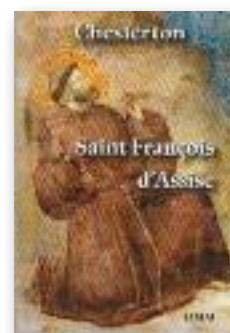
Collectif

PU Provence, 210 p., 20 €

Les recherches sur les récits de voyage médiévaux connaissent actuellement un renouveau des perspectives envisagées, qui situent ces textes dans des contextes et des problématiques renouvelés. Les dix contributions présentes dans ce volume explorent deux pistes : d'une part les liens entre récits de voyage et géographie, d'autre part la place de ces récits dans le développement d'une quête du « moi » au cours du Moyen Âge. La frontière entre récit viatique et traité de géographie est floue et les définitions de ces deux domaines demeurent poreuses tout au long du Moyen Âge. De la même façon, la place que tient l'écriture du voyage dans la naissance de l'autobiographie est significative et l'histoire de ces deux genres littéraires se croise fréquemment. Ces deux aspects, souvent opposés, rarement

rassemblés, ne sont cependant pas antinomiques, mais méritent d'être examinés de façon conjointe. En effet, le voyageur, confronté à des lieux et des expériences nouveaux, qui viennent enrichir les connaissances géographiques, est aussi amené à un retour sur soi et à un questionnement sur son identité.

Saint François d'Assise



★★★★☆

GK Chesterton

DMM, 210 p., 14 €

Chesterton s'adresse d'abord à l'homme de la rue qui admirerait volontiers celui qu'il croit être le véritable François si l'Église n'en avait pas fait un saint. Son merveilleux portrait rend évident que la seule vision cohérente et vraie du Poverello est celle qui le montre comme l'un des plus purs miroirs du Christ qui ait jamais marché sur cette terre. Il permet aussi aux catholiques de s'approcher plus près du cœur de celui qui ne fut rien d'autre que gratitude envers le Créateur. Il leur apprend à mieux connaître et savourer les dons divins que l'esprit franciscain offre au monde aujourd'hui comme hier - dont nous avons plus que jamais besoin.

Vision de Jackie Kennedy au jardin Galliera



★★★★☆

Michel Crépu

Gallimard, 220 p., 18 €

Imaginez Jackie Kennedy, peu après l'assassinat de John à Dallas, venue rendre visite à une amie de pension à Paris. Elle se déplace en longue

Cadillac noire, élégante et lointaine, d'une exquise et aristocratique proximité apparente... C'est l'Oriane

de Guermentes du roman, délicieusement et cruellement proustien, de Michel Crépu. On est au mitan des années 1960. Suzan, l'amie peintre d'origine américaine que vient retrouver Jackie, est la tante de Bretagne du jeune narrateur, qui vit dans son mystérieux appartement de la rue de Bassano. Grâce à cette artiste pudique et secrète, au monde littéraire et esthétique qu'elle lui ouvre, il commence son apprentissage. Mais hésite encore entre vocation d'écrivain et de reporter de guerre, aux avant-postes qu'il est d'une université qui conteste, déstructure et restructure, proclame la défaite du Sens, l'esthétique du fragment, la fin de l'Histoire...

L'auteur dessine à merveille le cheminement intellectuel d'une génération, y tisse l'histoire politique et internationale de l'après-guerre, en évoque superbement le climat

léthargique et inquiet à la fois, comme le tourment intime d'un adolescent qui se construit. Avec ses deuils et ses obsessions, ses dégoûts et ses fascinations. Ainsi en va-t-il de l'étrange Siera, rencontré à la revue littéraire où le narrateur commence à travailler. Ce riche poète argentin exilé l'émerveille pour sa distance amusée avec les idées et les êtres, pour ses excentricités aussi, sa soif de célébrité. Suzan la discrète et Siera le magnifique l'auront, chacun à sa manière façonné...

Le regard acéré et bienveillant que porte Michel Crépu sur un moment de notre Histoire mondiale – l'assassinat de Kennedy – et de la société française, et de la culture française, est tout ensemble romanesque et passionnant. Le lire, c'est éprouver aussi la joie d'un temps retrouvé. Comme dans la *Recherche* proustienne...

